IN MEMORIAM

MORTS POUR LA FRANCE

I. — PÉRIODE ANTÉRIEURE A LA CRÉATION DU 264e R. A. C.

(Août 1914-1er Avril 1917)

GROUPE DU 20e

44e Batterie.

*RAVEAU Léon, St	7-V-15
*SEELWEGER, Ch. d'Esc	15-V-15
*BLAIN Ernest, M. des. L	27-XI-15
*BATTAIS Auguste, M. P	31-III-16
*TEXIER Roger, St	31-III-16
*LOFFICIAU René, Cr	5-IV-16
*PICAT Maurice, Aspt	6-IV-16

45e Batterie.

*MORINEAU Henri, M. P	15-V-15
*AUGER Alexandre, St	25-V-15

46e Batterie.

*TRICOCHE Désiré, M. des L.	24-I-15
*CHENU Maurice, St	24-I-15
*MARTIN Georges, Cr	26-I-15
*MASSÉ Alexandre, St	13-V-15
*LEGER Lucien, St	25-V-15
*JUIN Édouard, Cr	26-V-15
*FRANCHINEAU Edmond, M. des L	6-VII-15
*ARSOUZE Aimé, M. des L	10-X-15
*TÊTÉ Marcel, M. P	id.
*COLLAS André, Cr	id.
*POITEVIN Octave, St	id.
*PISSON Jules, St	id.
*TIRANT René, St	id.
*ROUET Clément, St	id.
*ANNEZO Guillaume, St	id.
*AUBUGEAU Maurice, St	id.
*ROULLEAU Louis, Cr	22-III-17
*BOUET André, Tromp	30-III-17

GROUPE DU 44e

41e Batterie.

FOUCHER Gustave, Cr	7-XI-14
*FILIPPI Jean, Brig	24-III-15
*POMMIER Simon, M. P	24-III-15
*SANEUIL Georges, Cr	17-V-15
*LAURENT Pierre, S.-Lieut.	8-II-16
*CONNAN Pierre, Cr	9-II-16
LEBANNIER Almire, M. P	29-II-16
*GARDY Léonard, Cr	2-IV-16

44e Batterie.

HOUDUSSE Victor, St	18-XII-14
*LEVY Georges, Lieut	31-XII-14
*DAVOINE Henri, St	13-III-15
*PINI Hubert, St	1-IV-15
*BEULQUE Fernand, Cr	15-V-15
*BOURDAIS Léon, M. P	21-VI-15
*CROCHU Albert, Cr	21-VI-15
*COLLOMBE Julien, Brig	8-II-16
*LANGLOIS Henri, St	3-IV-16
*ANDRE Eugène, Cr	4-IV-16
*JENVRIN Adolphe, M. P	5-IV-16
*LABASTE Émile, St	22-VIII-16
*MASSOT Auguste, St	30-VIII-16
*COUTANT André, St	31-VIII-16
*LEGUAY Toussaint, M. des L.	1-X-16
*BOULAY Ferdinand, Cr	21-XII-16

46e Batterie.

*LOUATRON Jules, M. des L	1-VIII-15
*EVRARD Ernest, St	26-IX-15
*FERGEAU Auguste, Brig	25-V-16
*TRINQUART Jean, St	27-IX-16
*BOUCHOUX Joseph, M. des L.	10-X-16
GALLAIS Georges, St	3-XI-16

* Tué à l'ennemi ou mort des suites de blessures.

VINATIER ONLINE

II. — PÉRIODE DU 264e R. A. C. (1er Avril 1917-Novembre 1918)

1er GROUPE DU 264e R. A. C.

41e Batterie (ex 41/44).

COMMÈRE Isidore, Cr	28-VII-17
*CHAUVIN Joseph, Brig	7-II-18
*BERTRON Alfred, Asp[t]	11-IV-18
*RIOUX Firmin, M. des L	11-IV-18
*CAMPION Étienne, M. P	12-IV-18
*DUHAMEL Théodore, S[t]	id.
*GOSNET Adrien, S[t]	id.
*HERVÉ Abel, M. P	id.
*MEUNIER Henri, M. P	id.
*GARNIER Cyriaque, Cr	31-V-18
*PASQUIER Raymond, S[t]	20-VI-18
MICOULT Albert, Cr	3-X-18
*NAISSE Pierre, S. Lieut[t]	10-XI-18
GILMAS Alexandre, Cr	20-XII-18
MENUET Alfred, Cr	23-XII-18
TRIPIER Eugène, Cr	25-XII-18

42e Batterie (ex 44/44).

GALBRUN Gustave, S[t]	3-VI-17
*VANDEPUTTE François, S[t]	18-XII-17
*LELANDAIS Roger, S[t]	24-VI-18
DRUELLE Albert, Cr	27-IX-18
*MAINTIER Auguste, Brig	15-X-18
*PILLETTE Georges, Cr	18-X-18
MORICEAU Armand, S[t]	18-X-18

43e Batterie (ex 46/44).

*TIROUFLET Albert, S[t]	31-VII-17
*SEMBEL Jean, Cr	7-II-18
*VALLÉE Georges, S[t]	28-II-18
*LAMBERT Louis, Min-Major	12-IV-18
GUILLOU Julien, Cr	24-IV-18
*CURIACE Émile, Cr	28-IV-18
*DELAS Marcel, Cr	11-VIII-18
*GOLIAS Georges, Cr	18-VIII-18
*BRIERRE Louis, S[t]	29-VIII-18
*LE FLOCH Jean, S[t]	id.
*LEBRUN Gustave, S[t]	id.
NAVEAU Auguste, S[t]	20-X-18
LANDAIS Gustave, Cr	30-X-18
ROUILLON Maurice, Cr	4-XI-18

2e GROUPE DU 264e R. A. C.

44e Batterie (ex 44/20).

*ROUVRES Julien, M. P	1-V-17
GONNEAU Georges, Brig	5-VIII-17
*CONTE Jean, Lieut[t]	14-IV-18
*CHARREAU Gustave, Cr	30-VIII-18
*GARESTIER Louis, Cr	30-VIII-18
*FEVRIER Achille, Tromp	31-VIII-18
*VASNIER André, S[t]	2-XI-18

45e Batterie (ex 45/20).

*TESNIER Émile, M. P	24-VI-17
*RAVALET Eugène, Cr	28-VI-17
*DUREY-COMTE Rob., M. d. L.	18-IV-18
*LEGER Abel, Cr	24-IV-18
*GUICHARD Jean, M. P	30-V-18
*TOULEMONT Pierre, S[t]	14-VIII-18
VERNEAULT Auguste, Cr	21-X-18
*ROIGNANT Louis, Cr	24-X-18
MOINE Céphas, Cr	25-X-18
JOUSSE Arthur, Cr	30-X-18
LYAET Honoré, Cr	14-XI-18
MICHON Jean, Cr	22-XI-18
CLAMAGIRAND, Justinien, S[t]	6-VII-19

46e Batterie (ex 46/20).

*PLANTIVEAU Valentin, S[t]	4-I-18
SAVARIAU Victor, S[t]	21-II-18
*JOURDAIN Roger, S[t]	18-IV-18
*MARTIN Maurice, S[t]	16-VIII-18
*MARSAULT Isidore, Cr	18-VIII-18
*MAROT Paul, S[t]	17-X-18
LEMARCHAND Fernand, Brig.	4-XI-18
LAILHEUGUE Pierre, S[t]	22-V-19

VINCENNES FORTIQUE

MÉMORIAL DU 264e R. A. C.

Le 264e Régiment d'Artillerie ne fut créé que le 1er avril 1917. Mais, comme pour la presque totalité des Régiments de numéro supérieur à 200 créés à cette époque, ce ne fut qu'un changement d'appellation de groupements constitués pendant la guerre, suivant les besoins, beaucoup avant même la fin de 1914.

Avant le 1er avril 1917, le 264e s'appelait A. C. 33 (Artillerie de corps du 33e Corps).

L'A. C. 33 fut créée en même temps que le 33e Corps en novembre 1914, sous le commandement du Lt-Colonel Lamic et fut provisoirement constituée par des Groupes de 90. Au début d'avril 1915 lui furent affectés définitivement deux Groupes de 75, l'un du 20e, l'autre du 44e; peu après, les Groupes de 90 reçurent d'autres affectations.

Le Groupe du 20e (44, 45 et 46e batteries) devint 1er Groupe de l'A. C. 33, puis, en 1917, 2e Groupe du 264e.

Le Groupe du 44e (41, 44 et 46e batteries) devint 2e Groupe de l'A. C. 33, puis en 1917, 1er Groupe du 264e : en même temps que ce dernier changement, ses batteries changèrent de numéro et devinrent 41e, 42e et 43e batteries du 264e.

Au contraire, les batteries du 20e conservèrent les mêmes numéros qu'antérieurement.

Ces deux Groupes étaient de même nature, groupes territoriaux, prévus dès le temps de paix et créés à la mobilisation pour former l'Artillerie des divisions territoriales : ils étaient constitués, en majeure partie, par des territoriaux et des réservistes de classes anciennes, en grand nombre cultivateurs.

Le recrutement seul différait. Le personnel du 20e provenait à peu près exclusivement de la 9e région (Indre, Indre-et-Loire, Maine-et-Loire, et surtout Vienne et Deux-Sèvres) : celui du 44e, de la 4e région (Eure-et-Loir, région parisienne, et surtout Orne, Mayenne et Sarthe).

Plus tard, il y eut quelques échanges entre les groupes : des renforts vinrent de différentes régions : mais le noyau de chacun des groupes resta formé par les éléments du début, qui s'y trouvaient encore en majorité à la fin de la guerre, c'est-à-dire par ces solides paysans poitevins ou man-

VINATIER POMPIGNAC

ceaux, bons soldats, ne ménageant pas leur peine, extrêmement dévoués, braves quand il le fallait, rouspéteurs parfois, mais toujours prêts à marcher.

Les officiers étaient, au début, avec quelques rares officiers de l'active, des officiers en retraite et surtout des officiers de territoriale, la majorité originaires de Paris. Plus tard, vinrent s'ajouter de jeunes sous-lieutenants, élèves des grandes écoles (Polytechnique, Centrale, Ecole des Mines), qui profitèrent de l'expérience acquise par leurs aînés dans les luttes du début, puis des aspirants ayant suivi les cours d'élève officier à Fontainebleau et aussi quelques officiers provenant des sous-officiers de l'armée active qui avaient formé les noyaux des unités a la mobilisation.

Cet amalgame d'officiers relativement âgés du début, et d'officiers très jeunes recrutés au cours des années de guerre, a donné d'excellents résultats: l'ardeur souvent un peu imprévoyante des uns était tempérée et canalisée par l'expérience et le sens pratique des autres.

C'est à ce recrutement très heureux des officiers, à leurs qualités incontestées de commandement, à leur haute valeur technique et morale, au bon sens et à l'autorité des sous-officiers, à la discipline et au dévouement des conducteurs et des servants, et peut-être encore plus à l'esprit de corps, de camaraderie et de confiance réciproque qui animait tout le monde, au désir que chacun avait de bien faire tout son devoir que sont dus pour une large part les résultats obtenus dans des secteurs souvent très difficiles, au prix de pertes relativement peu élevées.

En particulier, il est certain que bien des pertes ont été évitées du fait que les batteries n'ont jamais hésité à changer de position quand elles se sont vues certainement repérées par l'ennemi, malgré le gros travail et la peine que nécessitaient ces déplacements.

Si les cultivateurs poitevins et manceaux étaient moins aptes que ne l'auraient été des mineurs du Nord ou de la Loire à creuser des abris à l'épreuve des gros projectiles, ils comprenaient mieux qu'eux, peut-être, qu'un abri, si profond soit-il, ne constitue pas le seul moyen d'échapper aux coups de l'ennemi, ni même bien souvent le meilleur. Le camouflage, la mobilité, même en guerre de position, sont souvent plus efficaces. Aussi, les deux Groupes qui, comme Artillerie de Corps, étaient ballottés de Division en Division, de Corps d'Armée en Corps d'Armée, et prêtés à tous ceux qui avaient besoin de renforts dans des circonstances critiques, ont fait preuve, pendant toute la guerre, de cette mobilité essentielle qui leur a permis de passer, avec des pertes minimes, à travers les coups de l'ennemi dans des secteurs où ces coups tombaient drus et serrés. Ces déplacements incessants ont aussi développé chez tous la science de l'utilisation du terrain pour le choix des emplacements offrant le minimum de risques tout en permettant de bien remplir les missions données et, de ce fait, bien des pertes ont pu être évitées.

Bien que l'histoire du Régiment ne commence en réalité qu'en avril 1915, moment où les groupes furent réunis pour former l'A. C. 33, il paraît indis-

VINCENNES



Observatoire du groupe du 20e à Dainville.
Lieutenant Nessi, Lieutenant Gazeau, Capitaine Lebrun.
(Décembre 1914.)



Groupe du 20e.
Colonel Honnorat commandant l'A. D. 88 et ses deux adjoints.
(Janvier 1915.)

VINATIER DOMINIQUE

pensable de rapporter ce que les Groupes firent antérieurement, car c'est le même personnel et les mêmes unités qui y participèrent.

Dans cette période très dure de guerre de mouvement, où l'on se battait à découvert, où il fallait chaque jour, quand ce n'était pas plusieurs fois par jour, prendre des emplacements nouveaux, changer constamment de mission, ce qui nécessita des efforts épuisants, les Groupes furent, à diverses reprises, fortement engagés. Ils y montrèrent, dès ce moment, une bravoure et un sang-froid qui, à plusieurs reprises, leur attirèrent des éloges de leurs chefs.

Ces faits ne doivent pas tomber dans l'oubli, mais les deux Groupes ayant été engagés dans des régions et avec des unités différentes, il est nécessaire d'exposer séparément ce que fit chacun d'eux.



La popote des officiers du 20e à Dainville : Rouché, Lafaye, Delort.
(Janvier 1915.)



Le Commandant Peragallo faisant de la topographie.
(Février 1915.)



Près de Dainville : une fausse batterie.
(Février 1915.)

VINAT ERDOMINIQUE

OPÉRATIONS D'AOUT 1914 A AVRIL 1915

I. — Groupe du 20e.

Mobilisé aux environs de Poitiers sous le commandement du Chef d'escadron Peragallo, le groupe, dès la mobilisation terminée, est dirigé le 10 août sur Nantes pour assurer la défense des côtes. Le 19 août il embarque pour rejoindre près de Paris la 88e Division territoriale à laquelle il est affecté. Quelques jours après, la Division est dirigée sur Lille : le Groupe, embarqué le 23 août, est arrêté à Douai au milieu de la nuit et reçoit l'ordre de se porter immédiatement sur Lille où sa Division est engagée. A moitié route, un nouvel ordre lui prescrit de se replier sur Douai, sans avoir eu à intervenir réellement malgré de multiples alertes, puis la retraite continue par la route jusqu'à Rouen, que la Division a pour mission de défendre. Le Groupe y arrive le 6 septembre; derrière lui on fait sauter les ponts.

La victoire de la Marne vient modifier les ordres : la Division est dirigée sur Amiens et vient cantonner le 19 septembre à Pont-Noyelles à mi-chemin entre Amiens et Albert.

Le 21 septembre, le Groupe est détaché au Corps mixte de cavalerie du Général Beaudemoulin, qui a pour mission de se porter sur Péronne et d'y arrêter l'ennemi.

Le 22 septembre, on atteint Biaches sans incident notable, si ce n'est quelques obus fusant très haut que l'on reçoit en passant à Flaucourt d'une batterie établie dans le Sud, qui est rapidement réduite au silence par une batterie à cheval déjà arrivée à Biaches; ce sont les premiers obus ennemis que l'on reçoit.

Le 23, la 44e batterie reçoit l'ordre de passer la Somme et de s'établir au N.-E. de Doingt. Le manque de matériel téléphonique force à installer la batterie très près de l'observatoire, et comme la pente du terrain est assez forte, il faut mettre la batterie presque à la crête; elle est mal dissimulée et vite repérée. Pendant plus de six heures elle fut soumise à un feu presque ininterrompu : le personnel fit preuve d'un calme et d'un sang-froid admirables, répondant par une salve à chaque salve ennemie.

Le Général Beaudemoulin, qui, de son observatoire sur l'autre rive, dominait tout le terrain et voyait la batterie presque à ses pieds, exprima son admiration pour la conduite de cette troupe qui affrontait le feu pour la première fois.

VINCENNES PATRIMOINE



Le cuistot et les ordonnances avec leur hôtesse à Dainville.
(Février 1915.)



Dainville : les officiers de la 45e batterie. Lieut[t] Corbin, Capitaine Lebrun, Lieut[t] Mainfroy.
(Février 1915.)



Groupe du 44e
au nord du Château de la Haye.
Sous-lieutenants Blanchy, Milcent,
Capitaine Laflèche,
Commandant Drouin.
(Mars 1915.)



Groupe du 20e.
Lieutenants Corbin, Rouché.
Aide-major-Delort
Vétérinaire Lafaye.
(Février 1915.)

VINATIER COMMERCIAL

Les deux autres batteries, qui de l'autre rive avaient également suivi avec anxiété ces bombardement, furent stupéfaites de voir à 5 heures du soir les avant-trains arriver, la batterie se reformer et se retirer au pas. Il n'y avait qu'un homme légèrement blessé, un cheval tué et un autre blessé.

Après avoir bivouaqué la nuit à Biaches, qui ne fut pas bombardée, tandis que sur la rive droite Péronne l'était violemment, le Corps mixte se replia sur Albert, ayant rempli sa mission, qui était de couvrir l'arrivée de la 2e Armée (de Castelnau) et son déploiement au sud de la Somme.

Dès sa rentrée à Albert, le 25, le Groupe est affecté à la Brigade mixte du Colonel d'Aboville, qui a pour mission d'arrêter les détachements ennemis qui commencent à se montrer, en masses importantes, au nord de la Somme. Du 26 au 29 septembre, ce sont devant Maricourt et Fricourt de dures journées, notamment celle du 28, où, pendant huit heures, le Groupe exécuta ses tirs sous un feu presque ininterrompu d'obusiers lourds dont l'effet fut heureusement presque insignifiant : deux hommes et quelques chevaux blessés et deux ou trois caissons troués par des éclats.

Remis le 30 septembre à la disposition de la 88e D. I., le Groupe se porte avec elle au nord d'Albert, afin de contenir l'ennemi qui progresse de plus en plus vers le Nord : c'est le commencement de la course à la mer, où chacun des deux adversaires cherche à envelopper l'autre et à éviter d'être lui-même enveloppé.

Il prend part, du 4 au 6 octobre, aux violents combats qui se livrent pour la possession de Bucquoy, Puisieux-au-Mont et Gommécourt : la journée du 5 est particulièrement dure, et les échelons assez éprouvés : pour la première fois, on fait auprès des pièces des rudiments de tranchée, et on passe la nuit sur les positions. Les jours suivants, on remonte vers le Nord, toujours en combattant.

Le 10 octobre, on atteint la route d'Arras à Doullens, et l'on reste jusqu'au 13 novembre dans cette région en prenant diverses positions au sud de Beaumetz-les-Loges : on est en pleine crise de munitions : les tirs sont peu nombreux et peu nourris; ils consistent surtout à protéger l'infanterie, qui creuse des tranchées, et à appuyer des attaques locales.

On en profite pour diminuer la fatigue générale en ne laissant que deux batteries sur les positions, mais qui y restent jour et nuit, tandis que la troisième est au repos. Depuis le 23 septembre, les batteries, après être restées toute la journée en position, étaient retirées à la nuit tombée pour aller cantonner dans un village souvent assez éloigné. Comme il fallait reprendre les positions avant l'aube, on n'avait que quelques heures de repos, d'où une fatigue extrême pour tout le personnel, hommes et chevaux.

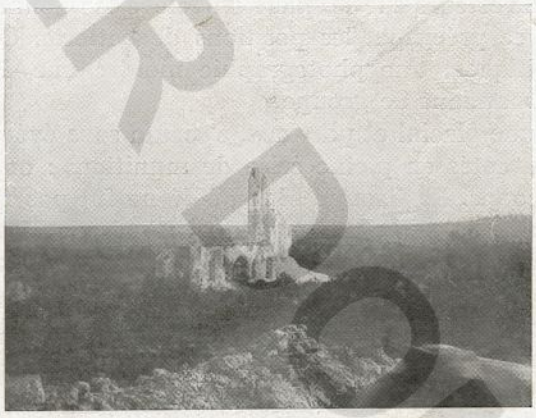
Le Groupe va ensuite prendre un repos d'une quinzaine de jours, dont il avait grand besoin, à Bethonsart, au nord de la route d'Arras à Saint-Pol.

Le 7 décembre, il est remis en ligne au sud de Dainville, près d'Arras : on devait rester plus de quatre mois dans cette région. Le front s'est stabilisé et on est passé à la guerre de position. Comme il n'y a plus de déplacements imprévus, on constitue, près des pièces, des approvisionnements de

VINCENNES PATRIMOINE



La Ferme de Berthonval et les tours de Mont-St-Éloi à la veille de l'attaque. (Mai 1915.)



L'église d'Ablain-St-Nazaire. (Été 1915.)



Capitaine de VARINE devant Mont-St-Éloi. (Avril 1915.)

VINTIER DOMINIQUE

munitions et l'on renvoie à l'arrière, en dehors de la zone de feu, tout le personnel, hommes et chevaux et le matériel qui n'est pas indispensable. Ils n'y reviendront que pour ravitailler et en général la nuit.

Comme le personnel doit rester constamment près des pièces, il faut créer des abris pour se protéger contre les intempéries, les coups ou, tout au moins, les éclats. Dans cette période, faute de matériaux, les abris furent des plus sommaires, simples trous au pied de talus avec toiture en planches et en paille qui ne protégeait même pas des éclats.

On cherche aussi à tromper l'ennemi sur les positions réellement occupées en établissant de fausses batteries. (Voir photographie.)

Des observatoires sont choisis avec soin, occupés d'une façon presque permanente, souvent blindés ou tout au moins couverts pour mettre le personnel, qui y demeure de longues heures, à l'abri des coups et du mauvais temps. Une photographie montre un de ces observatoires dans une tranchée, sous un boqueteau.

Le tir se modifie complètement : on utilise, comme dans la guerre de siège, des plans directeurs sur lesquels on relève les données des tirs après y avoir porté, avec précision, les positions de batterie. Cela nécessite des relevés topographiques; une photographie montre une de ces opérations faite par le Commandant de groupe.

L'hiver, quoique glacial et pluvieux, s'écoula sans événements notables: on était des deux côtés en pleine crise de munitions : on tirait peu et on recevait peu de coups. Le Groupe bien défilé ne fut pas repéré. D'ailleurs, les tirs ennemis étaient peu efficaces : une batterie de 75 voisine, trop près de la crête, fut repérée et subit pendant deux heures, à raison de deux coups toutes les trois minutes, un tir d'obusiers de 210. Il n'y eut que deux caissons démolis et aucun homme atteint, quoique les abris fussent fort sommaires.

Au début d'avril 1915, le Groupe apprend qu'il est rattaché à l'A. C. 33. Le 6 avril, il est relevé et relève lui-même immédiatement un autre Groupe dans le secteur du 33e Corps, près de Mont-Saint-Eloi; il est rattaché, au point de vue tactique, à la 77e D. I.

II. — Groupe du 44e.

A la mobilisation, le 44e Régiment d'Artillerie forma deux Groupes territoriaux de 75 destinés à constituer l'Artillerie de la 84e Division territoriale.

Le premier Groupe (Comm. Moulin) comprenait les 41e, 42e et 43e batteries.

Le deuxième Groupe (Comm. Thurneyssen) comprenait les 44, 45 et 46e batteries.

Mobilisés aux environs du Mans, ils partent le 12 août, dès leur mobilisation terminée, sous le commandement du Lieutenant-Colonel Guède, com-

VIN TECHNIQUE



Commandant de VARINE, observant avec sa jumelle à ciseaux. (Juin 1915.)



Dans les tranchées de Carency.
(Mai 1915.)



Un chef de pièce devant son abri.
(Mai 1915.)



Lieutenant-Colonel MARANDET, Lieutenant GUILLAUME, Sous-lieutenant PLISSON,
au bois de Berthonval. (Juin 1915.)

VINATIER DOMINIQUE

mandant l'A. D., arrivent avec leur Division le 17 dans le Nord, et opèrent dans la région de Cambrai.

Le 26 août, le 1er Groupe est pris à Paillencourt sous le feu d'automitrailleuses allemandes : les 42e et 43e batteries subissent des pertes considérables et sont presque entièrement détruites. Le Capitaine Kah, commandant la 42e batterie est tué, les Capitaines des deux autres batteries, Viguier et Addes, sont blessés et faits prisonniers.

La Division subit de lourdes pertes : le 2e groupe, resté seul, arrive, grâce au sang-froid du Commandant Thurneyssen, à protéger efficacement par ses feux la retraite de ce qui reste de la Division, se retirant par échelon et prenant des positions successives pour soutenir le repli. Il permet ainsi à la Division de se reformer, au milieu de la nuit, à Marquion. Le Général commandant la Division tint à souligner la belle conduite de tout le personnel en écrivant le lendemain au Commandant du 2e Groupe : « Votre Groupe a sauvé la vie de la Division et l'honneur de son Général. »

La Division se retire ensuite sans être inquiétée, par Arras et Amiens, dans la direction de Rouen, pour protéger le territoire entre la Somme et la Seine.

On profite de ce répit pour reconstituer les deux Groupes.

Les 42e et 43e batteries, qui avaient subi de trop grosses pertes, sont dissoutes, et l'on forme deux Groupes de deux batteries : le 1er (Capitaine Drouin) avec les 41e et 46e batteries; le 2e Groupe conserve seulement les 44e et 45e batteries.

Après la bataille de la Marne, la Division remonte vers le Nord et fait partie des troupes qui s'opposent aux mouvements débordants de l'ennemi.

Elle livre de très violents combats, notamment le 26 septembre, près de Bapaume, où le 2e Groupe, en position à Baulencourt, subit de fortes pertes. Le Lieutenant-Colonel Guède y est blessé et est remplacé par le Commandant Thurneyssen.

Du 26 septembre au 22 octobre, l'A. D. 84 lutte sans un jour de repos entre la vallée de l'Ancre et la région Pommier-Bailleulmont (Puisieux, Hébuterne, Monchy-aux-Bois, etc...).

Le Commandant Thurneyssen, à la suite d'un accident, est évacué et remplacé par le Capitaine Contresty.

A partir du 1er novembre, le front est stabilisé : les Groupes sont en position dans le parc du Château de la Haye ou aux abords de Villers-aux-Bois. L'A. D. 84 cesse d'opérer isolément pour prêter appui à sa division : elle est rattachée à l'Artillerie de la 70e D. I., du 33e Corps : Ablain-Saint-Nazaire, Carency, Notre-Dame de Lorette sont ses objectifs quotidiens pendant tout l'hiver. Elle prend part aux nombreux coups de main qui sont opérés dans cette région.

Au cours de la préparation de l'un d'eux, le 31 décembre 1914, le Lieutenant Lévy de la 44e batterie est tué en revenant de la tranchée de première ligne, où il s'était rendu pour pouvoir observer son tir.

Au début de mars, le 2e Groupe subit de violents bombardements et

VINCENNES ROMANIQUE



Les officiers de la 45e Batterie : Sous-lieutenant Quervel. Lieutenants Corbin et de Liedekerke, Aspirant Descloux à Ablain-St-Nazaire.
(Septembre 1915.)



Poste de secours du groupe du 20e à Ablain-St-Nazaire.
(Septembre 1915.)



Les pistes de boue, caisson embourbé près d'Ablain.
(Septembre 1915.)



Lieut-colonel Lamic, commandant l'A. C. 33, à l'entrée de son abri.
(Août 1915.)

VINATIER PROMOTIQUE

mérite d'être cité à l'ordre de la 84e Division du 17 mars 1915 avec la mention suivante : « Les 44e et 45e batteries ont, pendant les journées des 3 et 8 mars, continué à tirer avec le plus grand calme, sous un violent bombardement et sans s'émouvoir à la vue des sous-officiers et des servants tombant autour des pièces, quelques-uns mortellement blessés. »

A la fin de mars, la 45e batterie est retirée du front et affectée à l'Artillerie de la 45e D. I., qu'elle rejoint auprès d'Ypres, au moment même de la première émission de gaz asphyxiants.

Les trois autres batteries (41, 44 et 46), réunies en un seul Groupe sous les ordres du Capitaine Drouin, sont affectées le 6 avril 1915 à l'A. C. 33, dont elles forment le 2e Groupe. Ce n'était qu'une mesure de pure forme consacrant administrativement la situation tactique existante : depuis près de six mois, ces batteries dépendaient du 33e C. A., et elles restèrent après le 6 avril, comme avant, sans changer de position ni de mission, rattachées à l'A. D. 70.

VINCENT DOMINIQUE





Les maisons et le clocher d'Ablain-St-Nazaire.
(Septembre 1915.)



Sous-lieutenant Blum, Capitaine Mamessier dans les ruines d'Ablain-St-Nazaire.
(Août 1915.)



Le moulin Topart sous la neige.
(Décembre 1915.)



Une rue d'Ablain-St-Nazaire.
(Octobre 1915.)

OPÉRATIONS DE L'A. C. 33

Artois. — Avril 1915 à Février 1916.

En avril 1915, les deux Divisions du 33e Corps tiennent le secteur entre Carency et Neuville-Saint-Waast.

Le Groupe du 44e, à la disposition de l'A. D. 70, est en position à la lisière du bois de Bouvigny; le 15 avril, il appuie une attaque sur le grand éperon de Notre-Dame-de-Lorette.

Le Groupe du 20e à la disposition de l'A. D. 77, est en position près de Mont-Saint-Eloi, constamment bombardé, dont une photographie montre les tours déchiquetées par les obus. Le 20 avril, le Commandant Peragallo est remplacé par le Commandant Seelweger.

Des photographies montrent les batteries dans leurs diverses positions à cette époque. Le camouflage était encore inexistant ou très sommaire, et l'on ne prêtait aucune attention aux larges pistes, boueuses ou poudreuses suivant les saisons, que traçaient, en arrière des batteries, les caissons et fourgons de ravitaillement. La photographie aérienne en était alors, il est vrai, à ses débuts : mais bientôt il fallut prendre des précautions pour éviter ces pistes qui révélaient immédiatement sur les photographies la position des batteries, même quand les pièces elles-mêmes étaient convenablement camouflées.

Peu après, commence la préparation de cette attaque du 9 mai, dont les premiers résultats, qui dépassèrent toutes les espérances, ne purent être suffisamment exploités, les réserves n'ayant pu arriver en temps opportun. Ce fut une journée inoubliable pour ceux qui la vécurent. L'attaque est déclenchée à 10 h. 55, après cinq heures de bombardement ininterrompu. Tout avait été minutieusement préparé, et le Groupe de 20e se porte en avant, presque après le début de l'attaque par des chemins reconnus et en franchissant les tranchées sur des ponts en fascines.

Après avoir occupé peu de temps des positions intermédiaires, il s'installe près du bois de Berthonval, à peu près à hauteur de l'ancienne première ligne française, tandis que l'Infanterie, qui avait avancé de plusieurs kilomètres, occupait sur la crête de Vimy les cotes 119 et 140. Malheureusement, la résistance de l'ennemi dans les villages de Carency, qui ne fut pris que le lendemain, et d'Ablain Saint-Nazaire, qui ne fut enlevé que le 13, oblige le 33e Corps à abandonner les positions en pointes qu'il avait conquises.

A la suite de cette bataille, le 33e Corps était cité à l'ordre de l'armée pour l'entrain dont il avait fait preuve.

VINCENNES PATRIMOINE



Sous-lieutenant Salmon-Legagneur
(44e Bie) au Moulin Topart.
(Janvier 1916.)



Sous-lieutenant Salmon-Legagneur
Lieutenant Babelon dans un trou d'obus.
(Janvier 1916.)



Vue intérieure de l'église d'Ablain.
(Décembre 1915.)



La fameuse route de Béthune près de Souchez.
(Janvier 1916.)



Pendant l'hiver : à l'observatoire.
(Janvier 1916.)

Dès le 10, l'Artillerie ennemie devient très active : le front se stabilise de nouveau et le Groupe s'installe tant bien que mal dans la cuvette de Berthonval, en utilisant, autant qu'on le peut, pour abriter le personnel, les anciennes tranchées d'Infanterie ou en creusant à la hâte des abris sommaires à l'épreuve des balles ou des éclats d'obus, mais hors d'état de résister à un coup direct, fût-il du plus petit calibre.

Par suite de la position dans un saillant, on est très exposé au tir de l'Infanterie jusqu'au moment où le front est rectifié par la prise de Carency. Tous les jours suivants les attaques continuent et amènent des réactions très violentes de l'Artillerie ennemie, qui causent des pertes sensibles. C'est ainsi que le 15 mai le Commandant Seelweger est tué en visitant la position de la 44e batterie. N'ayant pas entendu arriver un obus, il resta debout et fut couvert d'éclats, tandis que tout le personnel qui l'accompagnait, s'étant jeté à terre au sifflement du projectile, s'en tirait indemne. Bien qu'il ne fût au Groupe que depuis un mois à peine, sa haute valeur l'avait fait vivement apprécier de tout son personnel, et sa perte fut regrettée de tous. Il fut remplacé par le Capitaine de Varine, qui commandait la 44e batterie depuis le début et qui, promu chef d'escadron quelques jours après, devait rester plus de deux ans à la tête de ce groupe. Une photographie le montre observant les tranchées ennemies avec une jumelle à ciseaux, instrument alors tout nouveau.

Toute la fin de mai est marquée par des attaques et des contre-attaques. Au milieu de juin, on prépare, pendant trois jours, une forte attaque de toute la 10e Armée, et cela malgré les éclatement de pièces qui se multiplient.

Le Groupe du 20e appuyait la Division marocaine avec laquelle était maintenue une liaison étroite. C'est à ce moment qu'on put réaliser la liaison avec l'infanterie qui, jusque-là, malgré les efforts et le dévouement du personnel, n'avait pu être assurée que d'une façon précaire, faute du matériel téléphonique suffisant. Des photographies donnent des vues des lignes occupées par cette Division. Les abris en sacs à terre assuraient une protection bien insuffisante. Les meilleurs étaient ceux qu'on avait pu creuser dans les talus de cette fameuse route de Béthune à Château-Thierry, qui vit tant de combats sur toute sa longueur et à toutes les époques de la guerre.

Malgré l'héroïsme de la Division marocaine entraînée par des chefs hors de pair, l'attaque du 16 juin est un échec à peu près complet. Souchez ne peut être pris qu'en partie; la résistance ennemie est très dure et les batteries subissent des tirs très violents qui leur causent des pertes sérieuses. La Division marocaine, complètement décimée et épuisée, est relevée par la 55e Division qui ne réussit qu'avec peine à se maintenir sur les positions conquises à proximité des cotes 119 et 140 sur la falaise de Vimy, et en certains points perd du terrain sous la violence des contre-attaques allemandes.

Depuis lors, et jusqu'au début de septembre, c'est une série d'attaques et de contre-attaques locales, notamment le 12 juillet, sur le cimetière de

VINCENNES PATRIMOINE



Avant Verdun, les officiers du groupe du 44e en route pour le repos à La Faloise (Somme.)
(Mars 1916.)



Au repos à Paillard (Oise), avant de rejoindre Verdun.
Officiers du groupe du 20e de gauche à droite
Vétérinaire Lafaye, Aspirant Descloux.
Lieutenants Quost, Babelon, Gazeau,
Aspirant Picat blessé mortellement un mois plus tard.
(Mars 1916.)

Souchez. Pendant cette dure période, les groupes restent en position sans aucun répit, appuyant les diverses divisions qui se succèdent.

Les batteries, parfaitement repérées par suite du manque de camouflage, reçoivent, chacune à leur tour, des marmitages sérieux qui se prolongent pendant plusieurs heures. On estima un jour à 5.000 le nombre de projectiles de gros calibres qui tombèrent en six heures dans la cuvette de Berthonval.

C'est ainsi qu'un jeune sous-lieutenant, tout frais émoulu de l'arrière, eut la malchance de rejoindre sa batterie le matin d'une journée de marmitage assez sévère. Le soir il était plutôt livide, d'autant plus qu'il s'attendait à en voir autant chacun des jours suivants. On le détrompa tout de même en lui disant qu'il avait eu une chance exceptionnelle d'assister à un pareil spectacle dès le premier jour. Alors il reprit goût à la vie.

Au cours de ces bombardements, lorsqu'il n'y avait pas lieu de tirer, on restait tapi généralement sous une mince couche de rondins recouverts d'un peu de terre. Les photographies montrent avec évidence que les abris de cette époque étaient peu importants, visaient avant tout à un effet moral et ne mettaient guère à l'abri que des intempéries. On y manquait d'ailleurs du confort le plus élémentaire, et les repas apportés des échelons situés à 7 ou 8 kilomètres des positions étaient réchauffés sur place tant bien que mal. L'eau manquait et se laver était un luxe que l'on ne pouvait pas s'offrir tous les jours. Malgré tout, l'état sanitaire se maintint excellent et le moral de tout le personnel fut toujours de tout premier ordre.

La fin de juillet vit le rapprochement des deux groupes dans la région d'Ablain-Saint-Nazaire. De nombreuses positions furent occupées dans les maisons mêmes de ce gros village qui était complètement en ruines.

L'église seule avait conservé un caractère encore assez vivant malgré sa toiture éventrée; les murailles de la nef étaient encore debout, et les pierres du clocher, restées en équilibre, se découpaient sur le ciel en formes curieuses et tourmentées. Plusieurs photographies en donnent une idée.

Les caves des maisons servaient d'abri et, pendant les heures de calme, on s'y livrait à une chasse aux rats frénétique, à coups de bâton, de pierres ou de revolver.

Toutes les batteries avaient leur observatoire sur la colline de Notre-Dame-de-Lorette, d'où l'on découvrait une vue d'ensemble magnifique, non seulement sur les premières lignes allemandes, mais aussi sur toute la région minière s'étendant d'Angres à Lens, où l'artillerie allemande se trouvait disséminée.

Malheureusement, nos 75 n'avaient pas une portée suffisante pour pouvoir tirer sur les voitures de ravitaillement ou autres qui sillonnaient les routes de l'arrière, même en plein jour.

Le 4 septembre, le Capitaine Lebrun, commandant la 45e batterie, fut blessé par des éclats d'obus. Sur sa demande, il put reprendre son poste deux mois plus tard, après une rapide guérison.

Au début de septembre, on procède à des tirs de destruction pour pré-

En 1re ligne devant Souchez
(Janvier 1916.)





Le bivouac à Landrecourt, avant l'enfer de Verdun.
(Mars 1916.)



Au bivouac à Jubécourt, avant Verdun.
(Mars 1916.)

VINATIER DOMINIQUE

parer la grande attaque qui est envisagée pour la fin du mois. A partir du 20, les tirs s'accentuent et l'attaque se déclenche le 25, à 12 h. 25.

C'est un demi-succès : les premiers objectifs, dont le village de Souchez, sont enlevés, mais les cotes 119 et 140 sont à peine atteintes, et l'attaque des lignes allemandes qui couronnent ces crêtes coûte fort cher à l'infanterie. Du haut de leur observatoire, les commandants de batterie voient se dérouler cette attaque sur les tranchées de Brême et de Lubeck, et règlent leurs tirs en conséquence. Mais, grâce à leurs nids de mitrailleuses, que faute d'artillerie lourde on n'a pas pu démolir, les Allemands tiennent bon, et l'attaque échoue malgré les efforts faits les jours suivants; elle est reprise le 11 octobre, mais ne peut progresser.

L'avance réalisée permet aux batteries de se porter en avant; elles prennent de nouvelles positions que plusieurs devaient conserver tout l'automne et une partie de l'hiver et se fixent : le Groupe du 20e dans la région d'Ablain, le Groupe du 44e dans la région de Berthonval, appuyant différentes Divisions. Le temps ne manquant pas, et l'expérience étant venue, on put construire des abris beaucoup plus solides et des sapes profondes, susceptibles d'encaisser des coups de 105, sinon de 150. Ce fut parfois d'ailleurs une arme à double tranchant. C'est ainsi que dix hommes de la 46e batterie du 20e furent ensevelis ensemble dans une sape qui n'avait pu résister à un obus de 210. On ne put retrouver dans l'abri que les corps du Maréchal des Logis-chef de pièce et de son brigadier. Les autres étaient tellement broyés qu'on dut considérer l'abri comme leur tombeau commun.

La période d'automne et le début de l'hiver en Artois furent plutôt pénibles. Le secteur était redevenu calme, mais l'on vécut pendant plusieurs mois dans la boue ou la neige, et les mois de janvier et février furent assez rigoureux.

Quelques vues montrent le vieux moulin auprès duquel la 44e batterie du 20e avait finalement élu sa position. Les photographies de ses officiers prises dans des trous d'obus prouvent qu'ils acceptaient tout de même leur existence monotone et peu confortable avec une certaine bonne humeur.

Le 21 janvier, le secteur se rallume, mais cette fois ce sont les Allemands qui prennent l'offensive en faisant précéder leurs attaques de bombardements violents des batteries et d'explosions de mines. Pendant la fin de janvier et tout le mois de février ont lieu de fortes attaques allemandes : le 28 janvier, sur la cote 119, le 8 février, sur la cote 140, et enfin le 21 février, une très forte attaque sur le bois de Givenchy qui s'empare du bois mais qui est brisée sur sa gauche devant la tranchée de Brême par le tir de barrage du groupe du 20e.

Ces attaques causèrent des pertes sensibles, surtout au Groupe du 44 : le 8 février, le Sous-Lieutenant Laurent, de la 41e batterie, est enfoui et tué avec d'autres agents de liaison dans la sape du Commandant d'Infanterie auprès duquel il était détaché : le lendemain le Capitaine de la 44e batterie, Laflèche, à son poste de commandement, est atteint d'éclats d'obus aux deux yeux dont l'un est complètement perdu.



Position de batterie devant Fleury-sous-Douaumont. (Mai 1916.)



L'abri aux 4 Cheminées à Froideterre.
Officiers du groupe du 20e. (Avril 1916.)



Le Capitaine Lagneau et le Sous-lieut[t] Descloux
de la 44e B[te] à Rambucourt
prennent quelques distractions (Mai 1916.)



Officiers du groupe du 44e à Sanzey (Meuse) après Verdun
De gauche à droite : Lieutenant Lebeau, Aspirants Segaud et Delloye, Capitaine Gazeau,
Sous-lieutenant Quervel, Lieutenant Canteau, Capitaine Corbin, Commandant Drouin
Docteur Compain, Capitaine Rigout, Sous-lieutenant Jousselme,
Lieutenant Belgoeul, Aspirant Renard. (Avril 1916.)

VINAIGRE BOMBIQUE

Le 28 février, le calme étant revenu, les deux Groupes sont relevés par un froid glacial, gagnent Saint-Pol par des routes couvertes de verglas, y embarquent et vont débarquer à Montdidier, d'où elles gagnent des cantonnements aux environs de Breteuil, où un long repos leur est promis.

Depuis novembre 1914, les groupes étaient restés en position sans avoir été relevés, sans un seul jour de repos. C'était donc un séjour ininterrompu de seize mois devant Carency, Souchez, Ablain, etc., dans cette partie du secteur d'Artois, qui était à ce moment le plus dur de tout le front et où les attaques et contre-attaques se succédaient sans interruption. Aussi ce repos, le premier depuis seize mois, était-il attendu avec impatience, et c'est avec plaisir que les batteries s'installent dans leurs cantonnements.

Quelques photographies se rapportent à ce repos : sur l'une d'elles en particulier, on voit au premier rang l'aspirant Picat, de la 44e batterie du 20e, jeune officier de grande valeur et d'un magnifique sang-froid qui venait de recevoir la Croix de guerre et qui devait être mortellement blessé un mois plus tard à Verdun en conduisant sa section à une position de batterie avancée. Son souvenir restera vivace dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

Verdun (Mars et Avril 1916).

On ne se doutait pas, après les dures fatigues de l'Artois, qu'une semaine à peine après l'arrivée au repos et quelques nuits tranquilles, allait commencer une période plus dure encore que la précédente.

Le 9 mars, les groupes embarquent à Boves pour se rendre dans la région de Verdun, où la bataille faisait rage et débarquent : le groupe du 20e à Valmy et celui du 44e à Sainte-Menehould; de là, ils gagnent en quatre étapes Landrecourt, au sud de Verdun, au milieu de l'extraordinaire mouvement de troupes et de convois que la bataille de Verdun, commencée depuis un mois et en plein développement, vient de faire surgir dans cette région jusque-là si tranquille.

Plusieurs vues montrent le bivouac d'une batterie du 44e dans cette région si pauvre et alors si encombrée : tout le monde couche sur la paille, sauf les officiers supérieurs qui peuvent avoir un lit.

Les quelques semaines passées à Verdun, du 19 mars au 10 avril pour le groupe du 20e, du 19 mars au 17 avril pour celui du 44e, sont sans doute les plus dures que vit le Régiment. Les premières grosses attaques allemandes sont arrêtées, mais les lignes françaises sont soumises à un bombardement intensif et persistant; ce sont ensuite l'attaque allemande, les 24 et 25 mars, sur le village de Vaux, celle sur le bois de la Caillette les 1er et 2 avril, puis la grande attaque générale du 9 avril sur les deux rives de la Meuse qui échoue complètement.

Le groupe du 20e, à la disposition de l'A. D. 77, prend position dans la nuit du 20 au 21 mars dans les bois au sud du Fort de Tavannes et agit

VINCENNES



Abris de fantassins à Rambucourt (Lorraine).
(Mai 1916.)

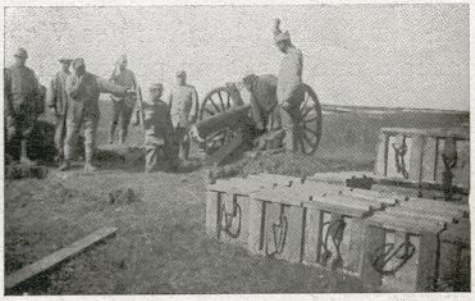


Le groupe du 44e au repos avant la Somme.
(Mai 1916.)





Les 3 batteries du groupe de VARINE en position à Martinsart (Somme)
préparent l'attaque britannique du 1er Juillet 1916.



A Martinsart (Somme) la 46e Bie du 20e va tirer.
(Juillet 1916.)



La 1re pièce de la 44e Bie du 20e à Fricourt.
(Juillet-Août 1916.)

WWW.HERODOTE.NET

devant le Fort de Vaux, puis les batteries se déplacent vers l'avant et s'installent dans le ravin de Froideterre. La 44e batterie, en particulier, occupe pendant trois jours une position extrêmement avancée, à 600 mètres des lignes allemandes, qui lui permet de prendre d'enfilade le ravin de Vaux, mais, très violemment bombardées, toutes ses pièces sont successivement démolies et la batterie doit reprendre une position moins critique avec un matériel entièrement renouvelé.

Le groupe du 44e, à la disposition de l'A. D. 70, prend position à la côte Saint-Michel, à l'est du Fort de Tavannes et agit devant le Fort de Douaumont.

Dans ce secteur, où les tranchées et boyaux étaient complètement bouleversés, le rôle de l'artillerie était capital; au moindre bombardement ennemi sur les lignes, au moindre indice d'attaque, le barrage des batteries se déclenchait. Les conditions du tir étaient malheureusement très mauvaises du fait de l'impossibilité d'établir et de maintenir, sauf quelques instants, une liaison téléphonique quelconque avec les postes d'observation situés près des lignes. On en était presque toujours réduit à tirer, à des heures fixées d'avance, des coups que l'observateur notait, communiquait comme il le pouvait, et à rectifier les éléments du tir d'après ces quelques observations. Presque toujours il fallut se contenter de faire des tirs d'arrosage extrêmement nourris.

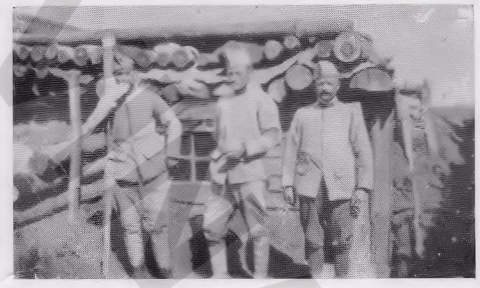
La moyenne des coups tirés fut d'environ 800 par jour et par batterie; parfois on dépassa très notablement ce chiffre déjà énorme pour l'époque; le personnel a fait le plus souvent ces tirs sous le bombardement et malgré ce bombardement, parce que l'Infanterie, dans un état de nervosité extrême, demandait des barrages à tout instant. Le personnel qui a ravitaillé l'a fait sur des routes constamment battues par des tirs de harcèlement et d'interdiction et où l'intense circulation créait des embouteillages constants qui augmentaient considérablement la durée des trajets. Aussi les pertes en hommes et en chevaux furent-elles très sensibles et ne furent-elles dépassées par la suite pour aucune période de même durée.

Peu de photographies existent de cette période : on avait bien autre chose à faire. L'une des rares vues de cette époque nous montre l'abri des quatre cheminées, abri blindé fait avant la guerre dans le ravin des Vignes et qui, dans la dernière semaine, donna asile à une partie du personnel des trois batteries du 20e.

Pendant ces dures journées le moral de tous fut admirable, mais tous avaient besoin d'un long repos. Relevés les 10 et 17 avril de l'enfer de Verdun, les groupes gagnent la région de Toul, puis de Nancy, où l'on reste jusqu'au 16 mai.

Quelques délassements vinrent changer le cours des idées en permettant aux fervents de la pêche de se livrer à leur passe-temps.

Des manœuvres de Corps d'Armée, auxquelles le Régiment participe, sont organisées au camp de Saffey en vue des opérations futures. On escomptait bien, en effet, que l'offensive franco-britannique, qui était, disait-on, en



Sous-officiers de la 44e Bie du 20e à Rambucourt :
Maréchaux des logis : Charrier, Vèque.
(Mai 1916.)



Officiers de la 44e Bie du 20e à Fricourt (Somme)
Sous-lieutenant Salmon-Legagneur,
Médecin auxiliaire Cadeac,
Interprète de Lintillac. (Juillet 1916.)



Officiers de la 41e Bie du 44e au repos en Lorraine, avant de partir pour la Somme.
(Juin 1916.)



Le bois de la Reine
en arrière des positions de Lorraine.
(Mai 1916.)



Fricourt (Somme).
La 3e pièce de la 44 Bie va tirer.
(Août 1916.)

PATRIMOINE DOMINIQUE

préparation, permettrait de crever enfin le front allemand et de terminer la guerre dans le courant de l'année. On ne se rendait pas compte que les troupes anglaises n'avaient encore que peu d'expérience, qu'elles avaient tout à apprendre en vue d'une offensive et que les Allemands n'étaient pas encore atteints par la crise d'effectifs qui devait les handicaper sérieusement plus tard.

Des permissions purent aussi être plus largement distribuées et servirent à retremper le moral.

La Woëvre (Mai-Juin 1916).

Le 16 mai, les Groupes sont dirigés sur la Woëvre, entre Saint-Mihiel et Pont-à-Mousson et, après deux étapes, prennent position, l'un à Rambucourt, l'autre à Broussey et Bouconville. Le secteur est calme et les positions sont bien aménagées. Les batteries trouvaient toutes dans cette plaine marécageuse, où il était impossible de creuser des abris souterrains, des casemates à l'air libre, fortement bâties en rondins, poutres et sacs à terre et susceptibles d'encaisser les coups directs d'obus de petit calibre.

Les abris du personnel étaient conçus suivant le même principe. C'était, on peut le dire, un secteur de grand luxe où les matériaux n'avaient pas été ménagés. Comme le secteur était en outre fort calme, le Régiment put jouir en position d'une véritable période de repos qui lui permit de reconstituer les effectifs diminués par la bataille de Verdun. Les échelons étaient très confortablement installés dans le Bois de la Reine.

Somme (Juin à Novembre 1916).

Pendant cette période les deux groupes opérèrent dans des régions différentes, le Groupe du 20e ayant été détaché à l'Armée britannique, tandis que le groupe du 44e restait avec le 33e Corps.

GROUPE DU 20e

Le 13 juin 1916, le groupe reçoit l'ordre de relève et s'embarque le 15 à Pagny-sur-Meuse. Il débarque le 17 à Doullens, dans la zone de l'Armée britannique, à la disposition de laquelle il est mis pour exécuter des tirs avec obus spéciaux dans la grande attaque qui est en préparation.

Le 21 juin, les batteries prennent position près de Martinsart, au nord d'Albert; elles retrouvent là le terrain sur lequel elles avaient livré leurs premiers combats en septembre 1914. La préparation de l'attaque dure cinq jours, et, le 1er juillet, l'Infanterie se porte à l'assaut, précédée d'un

VINAT DOMINIQUE



L'état-major du groupe de VARINE au moment de l'offensive de la Somme.
Commandant de VARINE, Sous-lieutenants de SAINT LAURENT, PLISSON, de BOISSIÈRE.
(Juillet 1916.)

Le Commandant DROUIN
et le Capitaine RIGOUT
dans la Somme.
(Août 1916.)





Les officiers de la 44e Bie du 20e
sur le toit de leur abri
à Ovillers-la-Boisselle.
Aspirant BOURDIAUX,
Capitaine LAGNEAU,
Sous-lieut SALMON-LEGAGNEUR,
Sous-lieut DESCLOUX,
Interprète de LINTILLAC.
(Septembre 1916.)

VINCENNES DOMINIQUE

barrage très dense : le Groupe, qui appuie les 32e et 36e Divisions britanniques, tire sur les organisations ennemies de Thiepval six cents coups par pièce pendant les trois premières heures de l'attaque. Mais les Anglais se heurtent à de fortes positions insuffisamment bouleversées par des tirs mal contrôlés et où restent intactes de nombreuses mitrailleuses. S'avançant en masses trop compactes, ils subissent d'énormes pertes et, malgré leur bravoure intrépide, ne peuvent gagner que fort peu de terrain.

Au sud de la Somme, l'attaque menée par l'Armée française permet avec des pertes minimes, de s'avancer de plus de deux kilomètres.

Diverses vues montrent les positions occupées par les batteries : le camouflage était alors devenu d'une pratique courante; et, bien que les batteries occupassent d'anciennes positions assez visibles, elles ne furent jamais complètement repérées par l'ennemi.

Les tirs étaient observés du haut d'un hêtre très élevé dominant le bois d'Aveluy, fort bien aménagé en observatoire et appelé le « French tree ».

Entre temps, comme le montre une autre photographie, les officiers et canonniers apportent leur aide aux cultivateurs de la région pour effectuer la moisson à proximité immédiate de leurs positions de batterie, spectacle peu banal à une si faible distance du front.

A chaque batterie était attaché un interprète, auxiliaire indispensable pour les rapports avec l'Infanterie qu'on avait à appuyer.

N'ayant pu prendre Thiepval de front, les Anglais l'attaquent méthodiquement par le côté : ils exécutent une série d'attaques à objectifs limités auxquelles le Groupe prend une part active : c'est, le 14 juillet, l'attaque sur le saillant de Leipzig, le 17 l'attaque de Pozières, le 10 août, 3 septembre et 14 septembre les attaques des tranchées Hindenburg et enfin le 26 septembre l'attaque de Thiepval qui est pris en trois heures avec le concours des tanks qui apparaissent sur le front pour la première fois. Trop peu nombreux, ces tanks ne permirent qu'une avance locale appréciable, mais insignifiante comparée aux résultats qu'on était en droit d'espérer en retardant leur action et leur effet de surprise jusqu'au moment où on aurait pu, avec un nombre beaucoup plus grand, mieux au point, opérer sur un front beaucoup plus étendu.

Au fur et à mesure des progrès réalisés dans les attaques successives, les batteries se déplacent vers le Sud-Est et prennent successivement position dans la région d'Albert, de Fricourt et de la Boisselle.

C'est à cette dernière position, près de l'énorme trou de mine de la Boisselle, qui avait une cinquantaine de mètres de diamètre, que fut prise la photographie des officiers de la 44e batterie montés sur un abri tel qu'on commençait alors à les construire.

Ces abris, convenablement étayés, dont le toit était formé par de grosses tôles cintrées dites « tôles éléphant » surmontées elles-mêmes de plusieurs couches de gros rondins séparées par des couches épaisses de terre, présentaient une grande solidité.

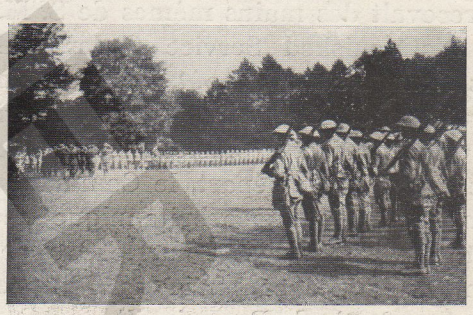
Comme les batteries ne se déplaçaient que de quelques kilomètres, on



Canon de 75 retourné par le tir ennemi (Somme). (Septembre 1916.)



41e Bie du 44e. Un dépôt de munitions atteint par un obus saute (Septembre 1916.)



Revue franco-britannique à Hédauville. (Octobre 1916.)



Remise de décorations anglaises aux officiers et hommes du groupe de Varine a Hédauville (Somme). (Octobre 1916.)

transportait à la nouvelle position les matériaux de l'ancienne les plus difficiles à se procurer, tels que les tôles épaisses, et on recommençait la construction d'abris identiques procurant une grande sécurité.

Le Groupe coopère encore, les 28 septembre et 5 octobre, aux attaques devant Saint-Pierre-Divion, qui sont couronnées de succès, et est retiré du front le 8 octobre.

Au cours de son séjour dans l'armée britannique il avait, dans huit attaques dont deux de grande envergure, collaboré étroitement avec les troupes anglaises et pu en apprécier le moral très élevé, l'entrain et la hardiesse souvent trop imprudente.

Le commandement britannique, généralement peu prodigue de récompenses, tint à témoigner sa grande satisfaction pour le concours actif prêté par le Groupe, en lui décernant diverses décorations. Le 10 août, le Commandant de Varine recevait des mains mêmes de S. M. le Roi George V la Croix de l'Ordre « Distinguished Service Order », décoration rarement remise à des officiers étrangers. Le 27 août, comme le montre une photographie, diverses décorations étaient remises, à Hédauville devant le front des troupes, à deux Capitaines et à plusieurs sous-officiers et soldats.

En outre, au moment de son départ, le Commandant de Groupe recevait du Général commandant l'Armée britannique une lettre le félicitant très chaleureusement du concours prêté par le Groupe.

Le Groupe gagne alors des cantonnements de repos près d'Amiens, puis est détaché au cours de tir de Bougainville pour en assurer le service; il le quitte le 16 novembre pour se porter par étapes dans le secteur de l'Aisne, où il rejoint le 33e Corps à la fin de novembre.

GROUPE DU 44e

Après être resté jusqu'à la fin de juillet dans la Woëvre, le Groupe du 44e est retiré du front le 30 juillet, embarque le 15 août à Barizey-la-Côte, débarque le lendemain dans l'Oise à Grandvilliers, monte en ligne au sud de la Somme avec le 33e Corps et prend position le 22 août dans les ravins de Flaucourt. Le 4 septembre, il participe à l'attaque de Barleux, puis, le 25 septembre appuie celle de la tranchée de la Morava. Ce fut une période très dure : les Allemands, qui ont longtemps occupé ce terrain, connaissent parfaitement les endroits susceptibles de servir de positions de batterie et exécutent des tirs sévères et très nourris : le Groupe est soumis à de nombreux et violents bombardements comme le montre l'une des vues sur laquelle on aperçoit l'explosion d'un dépôt de munitions; il subit des pertes sensibles et est obligé, à plusieurs reprises, de changer de position.

Le 11 octobre, il est relevé, va prendre à l'arrière un court repos dont il avait grand besoin, et revient le 25 octobre reprendre position dans le ravin Nord de Flaucourt; le secteur est plus calme : il y reste près d'un

VINCENNES PATRIMOINE



De gauche à droite :

Lieutenant de Liedekerke,
Capitaine Lebrun,
Médecin-auxiliaire Cadéac,
Sous-lieut[t] de Boissiere,
Commandant de Varine,
Lieutenant Maury,
Capitaine Mamessier,
Aspirant Bourdiaux,
Sous-lieutenant Devisch,
Aspirant Vandalle,
S.-lieut[t] Salmon-Legagneur.

Les officiers du groupe du 20[e] au repos à Thézy. (Octobre 1916 après la Somme.)



La 46[e] B[ie] du 20[e] sous la neige, Attichy. (Décembre 1916.)



Attichy. Officiers de la 46[e] B[ie] du 20[e] essayant leurs masques.
Sous-lieutenant Ripoche, Docteur Malouvier,
Sous-lieutenant Blum, Capitaine Babelon.
(Février 1917.)

VINTERBOMMIQUE

mois, est relevé le 21 novembre et se dirige par étapes sur le secteur de l'Aisne, où il arrive au début de décembre.

L'Aisne et le repli allemand (Décembre 1916-Mai 1917).

Le 33e Corps occupe le secteur de l'Aisne au début de décembre : le Groupe du 20e, rattaché à l'A. D. 77, prend position le 3 décembre au nord d'Attichy; le Groupe du 44e, rattaché à l'A. D. 70, le 4 au nord de Vic-sur-Aisne devant les lignes allemandes de Moulin-sous-Touvent. Les positions étaient parfaitement aménagées et le secteur très calme sauf au moment des coups de main, nombreux aussi bien du côté allemand que du côté français, pendant lesquels on faisait de fortes démonstrations d'Artillerie. L'hiver, quoique plus rigoureux que le précédent, fut pourtant plus agréable.

La neige tomba en abondance sur les positions et les poêles ne cessèrent de ronfler dans les abris relativement confortables dont disposait le personnel.

L'observatoire de plusieurs batteries avait été installé dans un arbre creux, de forme curieuse, dit « Arbre de Bitry », d'où l'on découvrait les deuxièmes lignes allemandes sur un vaste secteur (les premières lignes qui se trouvaient au fond d'un ravin défilé étaient à peu près invisibles). Une photographie nous y montre le Capitaine Babelon de la 46e batterie. A côté de là, la 44e batterie avait un autre observatoire qui répondait au joli nom de Vivette. Sur une autre vue, on peut se rendre compte que le personnel était entraîné à revêtir ses masques à gaz. En effet, l'emploi des obus dits « spéciaux » était devenu de plus en plus répandu dans l'Artillerie allemande comme dans l'Artillerie française, et il importait de se prémunir contre tout bombardement intense réalisé au moyen de ce genre de projectiles. Les masques A. R. S. ne devaient être mis en service que plus tard, mais ceux de cette époque qui étaient en forme de groin de porc, offraient déjà, contre la plupart des gaz lacrymogènes et toxiques (l'ypérite ne fit son apparition qu'un an après) une protection très efficace pendant un laps de temps de quelques heures.

Les batteries n'effectuaient guère que des tirs d'arrosage destinés à gêner les relèves et ravitaillements ennemis, et ces tirs étaient presque toujours exécutés avec des obus spéciaux.

Les deux Groupes occupaient depuis trois mois environ ces positions tranquilles, lorsqu'une étonnante nouvelle se répandit le 18 mars 1917. « Les Allemands ont évacué leurs lignes et se replient vers l'arrière. » C'était, en effet, un mouvement de repli sur la ligne Hindenburg qu'ils effectuaient.

Ce repli, dont on avait parlé comme d'une très vague éventualité, nous prenait cependant au dépourvu. On n'avait pas pu y croire vraiment plus tôt, parce que l'on pensait que les Allemands reculeraient devant l'effet moral désastreux pour eux que ne manquerait pas d'avoir un pareil mouvement.

VINCENNES HISTORIQUE



Le Capitaine Babelon
à l'observatoire de l'arbre de Bitry.
(Février 1917.)



Officiers des 41e et 46e Bies du 44e
à la position de Vic-sur-Aisne. De gauche à droite :
Capitaines Rigout, Corbin,
Sous-lieutenant Delloye, Lieutenant Canteau.
(Février 1917.)



Le château de Coucy dans l'état où les Allemands l'ont abandonné.
(Mars 1917.)



Destructions allemandes. Arbres coupés près de Folembray.
(Avril 1917.)

VINTAGE DOMINIQUE

Quand la nouvelle se confirma, ce fut une grande joie. Enfin on allait pouvoir avancer et ce repli était l'aveu implicite d'une défaite et, par conséquent, d'une situation difficile d'où il importait pour nous de tirer le meilleur parti.

Le Groupe du 20e se porte en avant dans la région de la ferme Tiolet, le deuxième Groupe à Morsain. Les déplacements sont lents et difficiles par suite de la destruction des ponts et de tous les carrefours de route.

Au cours de l'avance, on put constater avec quel soin et quelle compétence les Allemands avaient aménagé leurs positions : blockhaus, sapes, abris, tranchées étaient en général construits plus solidement que du côté français. Tout le matériel avait d'ailleurs été soigneusement évacué.

La visite de ces organisations demandait de grandes précautions et ne se faisait pas sans danger par suite des pièges tendus par les Allemands : c'est ainsi qu'un officier du 20e fut blessé, heureusement très légèrement, en visitant une tranchée où, sans s'en douter, il actionna un dispositif qui fit éclater une grenade.

Le spectacle des dévastations systématiquement exécutées par les Allemands mit dans tous les cœurs une rage froide qui ne fit que s'accentuer au fur et à mesure qu'on avançait sur le terrain abandonné dans le repli.

Si personne ne songe à leur reprocher certaines destructions comme celles des ponts, des points de croisement et des nœuds de communication qui s'expliquent par des nécessités militaires, il n'en est pas de même pour beaucoup d'autres, le plus grand nombre. Bien qu'avec leur hypocrisie habituelle, les Allemands aient prétendu y avoir été contraints par des raisons militaires, ce n'est là qu'un prétexte servant à masquer le désir de ruiner complètement tout le pays qu'ils sont contraints d'abandonner, le plaisir de faire du mal, la « Schaden Freude » qui est dans le cœur de tout Prussien.

Tous les villages sont complètement détruits : de gros villages, comme Trosly-Loire, il ne reste que des pans de mur de deux mètres au plus de haut. Coucy est complètement incendié et n'a plus aucune maison intacte; du célèbre château de Coucy, que les siècles et les nombreux sièges qu'il avait subis ont épargné, il ne reste plus que des pans de murs et un énorme tas de pierres de vingt mètres de haut, comme le montre la photographie, destruction qui n'a pu être exécutée qu'en s'y reprenant à deux fois et que rien ne justifie, car s'il surplombait la vallée à l'Ouest, le château n'avait aucune vue sur la ligne, d'ailleurs fort éloignée, où les Allemands s'étaient retirés. Dans Chauny, ville de 10.000 habitants, dont presque toute la population a été évacuée de force, sauf un faubourg exigu sur la route de Noyon, où l'on a parqué tous les invalides, toutes les maisons sont éventrées sur leur face est, du côté du repli et par ces trous béants, l'on a le triste spectacle de tout le mobilier, lits, matelas, chaises, à moitié démoli par l'explosion, gisant lamentablement sur les planchers branlants des étages à peine maintenus encore par le poutrage encastré dans l'autre mur.

Dans ce pays, où les arbres fruitiers abondent, tous sont sciés à mi-hauteur et renversés, et deux mois après, c'est un spectacle navrant de voir

VINCENNES HISTORIQUE



La 41e Bie à Folembray.
(Avril 1917.)



Chauny en ruines au lendemain du repli allemand.
(Avril 1917.)



Le Commandant de la 41e Bie
et son cycliste à l'entrée de la carrière
qui leur sert d'abri.
(Avril 1917.)



Autres ruines de Chauny.
(Avril 1917.

VINATIER BOMBLIQUE

tous les pommiers couchés à terre, couverts de fleurs et s'obstinant à ne pas mourir.

Rien ne prouve mieux l'odieux de ces destructions que le fait qu'au moment de leur repli de 1918, ne pouvant plus compter sur une impunité dont ils se croyaient sûrs en 1917, et par crainte de justes représailles, les Allemands n'osèrent ni faire ni amorcer des destructions de ce genre; ils se bornèrent à exécuter celles que justifiaient les besoins de la guerre, pour retarder le plus possible notre avance et ne s'en privèrent pas.

Dans l'avance qui se poursuit, l'ennemi ne présente de résistance que sur la rive de l'Ailette; après une courte préparation d'Artillerie, cette rivière est franchie le 24 mars, mais les batteries ne peuvent passer qu'après établissement de ponts de fortune le 26 mars; elles se portent aux environs de Blérancourt, puis au sud de Trosly-Loire et enfin prennent position dans la région de Folembray. La mission du Corps d'Armée est de rejeter l'ennemi le plus vite possible sur cette ligne de repli qu'on sait proche, de reconnaître cette ligne et de gêner son installation. Les groupes effectuent des tirs efficaces sur des rassemblements dans la région de Barisis, qui furent repérés d'un observatoire assez dangereux, placé dans l'orme de Barisis, arbre isolé, très rapproché de l'ennemi, où l'on grimpait par une échelle.

Le 30 mars, le groupe du 20e, à la disposition de l'A. D. 70, se porte plus au nord, sur les bords de l'Oise, dans la région de Sinceny, en amont de Chauny, tandis que le Groupe du 44e, à la disposition de l'A. D. 77, reste dans la région de Coucy.

On est arrivé au contact de la ligne Hindenburg, sur laquelle les Allemands comptent se maintenir, et sa position est admirablement choisie pour faciliter sa défense.

En particulier, dans la forêt de Saint-Gobain, les Allemands ont conservé les positions dominantes, dont la ville de Saint-Gobain, et ont installé leurs premières lignes à la lisière d'une clairière assez étroite, située dans un fond et orientée Nord-Sud. La ligne française est établie sur l'autre lisière de cette clairière, un peu en dedans de la forêt; des tranchées d'abord peu profondes y sont creusées et des fils de fer sont amassés devant ces tranchées.

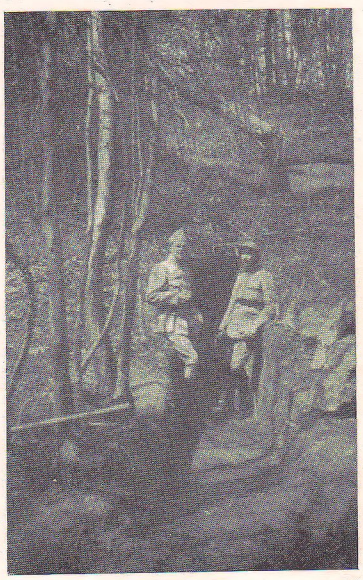
Comme il était impossible de régler un tir sur la première ligne allemande sans se porter en avant des premières lignes françaises, puisqu'on ne la voyait de nulle part ailleurs, le seul moyen qui s'offrait pour opérer était de faire effectuer les tirs à des heures fixes et d'observer ces tirs, après avoir franchi les fils de fer français. C'est ce que fit un jour un des officiers d'une batterie; mais, ayant été retardé dans un poste de commandement d'infanterie avant d'arriver à la première ligne, il dut franchir en toute hâte la ligne et les fils de fer français pour arriver à temps et voir ses points de chute. Il se défilait derrière un des arbres de la lisière, au moment où les premiers coups tirés par la batterie tombaient sur les lignes allemandes en face, lorsqu'une balle siffla à ses oreilles. C'était un fantassin trop zélé

VINCENNES



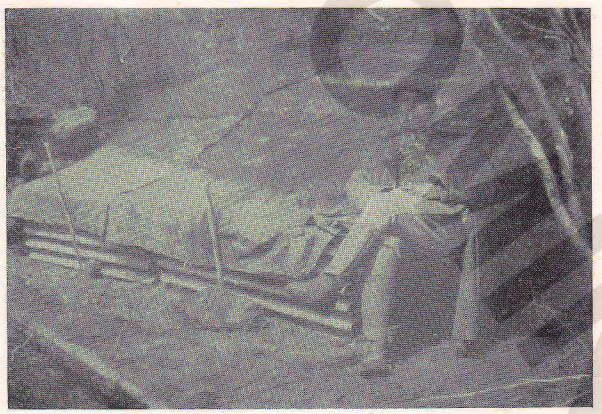
Le Lieutenant Canteau (41e B.e)
à l'entrée de sa sape près de Coucy.

(Avril 1917.)



Sous-lieutenants Delloye et Dubourg
(43e B.e), Verneuil-sous-Coucy.

(Mai 1917.)



Le Lieutenant Lebeau de la 41e B.e fume sa pipe, Verneuil-sous-Coucy.
(Avril 1917.)

VINCENT DOMINIQUE

qui, n'ayant pas reconnu de loin qu'il avait devant lui un officier français, avait tiré. Heureusement qu'il ne fut pas très adroit.

Ceci montre combien l'agencement des lignes était, à cette époque, différent de celui auquel on était habitué depuis deux ans. Des réseaux de tranchées serrés et bien tracés n'allaient pas tarder à s'établir de nouveau.

Les batteries avaient pris position dans la région d'Amigny-Rouy, à quelques centaines de mètres au sud de l'Oise et non loin d'une petite hauteur à deux pointes, vulgairement dénommée « Les Tétons de la Baronne », qui servait d'observatoire pour une partie du secteur ennemi dans la région de La Fère.

Sur le front du Corps d'Armée, la ligne allemande était loin d'être organisée : on exécute de nombreux tirs pour gêner le travail; mais les batteries subissent de nombreux tirs de destruction et sont obligées, surtout au Groupe du 44e, de faire des tranchées profondes pour mettre le personnel à l'abri.

La 46e batterie du 20e qui avait été mise sur un emplacement avancé dans le village d'Amigny-Rouy, est à plusieurs reprises violemment bombardée. Le 9 avril, elle reçoit plus de 350 coups de 150, mais sans dégâts sérieux. Peu après, elle est retirée à l'arrière pour aller exécuter, au sud de Compiègne, des essais d'artillerie portée; il commençait à être sérieusement question de transformer ainsi les artilleries de corps par suite de la pénurie de chevaux.

Le 1er avril, l'A. C. 33 prend le nom de 264e Régiment d'Artillerie sous le commandement du Lieutenant-Colonel Delalleau qui rejoint le régiment le 28 avril. Le groupe du 44e devient premier Groupe du 264 et ses batteries (41, 44, 46) prennent respectivement les nos 41, 42, 43e du 264. Le Groupe du 20e devient deuxième Groupe du 264, ses batteries conservant leurs numéros sans modification.

Le début d'avril est calme; du 10 au 17, on exécute des réglages, des destructions de réseaux de fil de fer en vue d'une attaque qui doit se déclencher sur le secteur après le développement de la grande attaque du 17 avril qui s'exécute sur la droite, à Laffaux. Cette attaque n'ayant pas donné les résultats espérés, le 33e Corps reste sur ses positions et les batteries ne font que des tirs de harcèlement et surtout des tirs de concentration de plusieurs batteries à une heure déterminée sur un même point important en arrière des lignes ennemies, genre de tir qui commence à être employé avec efficacité. Le 29 mai, les batteries sont relevées en même temps que le 33e Corps.

Laffaux (Juin 1917).

Avec deux jours de repos à Bitry, les batteries vont renforcer l'artillerie des Divisions qui opèrent dans la région de Sorny et du Moulin de Laffaux célèbre par les durs combats qui viennent de s'y livrer. Elles prennent

VINCENNES



La 41e Bie au bivouac après le Chemin des Dames.
(Août 1917.)



1er groupe : Exercice au cantonnement près de Vesoul.
(Août 1917.)



Officiers et hommes du 1er groupe.
En particulier : Vétérinaire Mignon, Capitaine Corbin, Sous-lieutenant Blin.
(Mai 1917.)

VINATI DIGITAL

position près du village de Terny-Sorny, dans une région parsemée de carrières et de creutes qui offrent d'excellents abris; certaines photographies en donnent une idée.

Le Régiment ne reste que dix jours, du 2 au 12 dans ce secteur assez agité, subit des bombardements assez violents, participe à des tirs destinés à enrayer des contre-attaques ennemies, mais aucune action sérieuse ne se produit dans cette période.

Le 12 juin, les Groupes sont relevés, vont cantonner dans les ruines de Crouy, puis se portent dans la région de Vailly et vont bivouaquer au bois Morin, au sud de l'Aisne. Ce bois présentait alors une animation extraordinaire : quoique fort étendu, il était presque entièrement occupé par les échelons de la quantité énorme de batteries de tous calibres amenées dans cette région pour préparer une grande attaque sur la Malmaison.

L'ennemi paraît ne jamais avoir remarqué ce rassemblement de plusieurs milliers de chevaux (plus de 10.000 affirma-t-on) d'ailleurs bien dissimulés sous les grands arbres, car le bois ne reçut jamais une bombe d'avion ni un obus, tandis que le pont de Vailly, sur l'Aisne, à un kilomètre en avant, était quotidiennement bombardé, notamment pendant toutes les nuits. Par suite de la démoralisation des troupes qui devaient exécuter l'attaque, celle-ci fut décommandée et le bois se vida presque entièrement.

Chemin-des-Dames (Juin à Août 1917).

Le 14 juin, le Régiment est détaché du 33e Corps pour renforcer l'A. D. 129 et prend position au nord de Vailly; le 1er Groupe sur la croupe de Rouge-Maison, le 2e Groupe plus à l'ouest, au sud d'Aizy. Le P. C. du Régiment se trouve près de Rouge-Maison, dans une très vaste creute, mais qui, très connue des Allemands qui l'ont occupée avant le repli, est fréquemment bombardée avec des obus de très gros calibre. Des tirs de destruction, réglés par avions, furent même exécutés sur les entrées et causèrent à ces endroits des éboulements sérieux qui, toutefois, n'obstruèrent nullement ces entrées comme le bruit s'en répandit dans l'armée allemande, au dire de prisonniers tout étonnés d'être amenés dans ces creutes qu'on leur avait dit complètement obstruées et démolies.

Les Groupes font barrage sur le Chemin-des-Dames entre le Panthéon et les Bovettes. La position allemande est très forte et remarquablement choisie; la première ligne suit la crête qui borde au nord le plateau et a devant elle un glacis de plus de 3 kilomètres. Le fort de la Malmaison, où sont établis des observatoires, domine de haut tout le terrain à l'est d'Aizy et rien de ce qui se passe dans la zone française ne lui échappe.

Du côté français, on voit assez bien la première ligne allemande de divers observatoires, mais ces observatoires dominent peu le terrain : par contre, la deuxième ligne allemande, à contre-pente, est complètement invi-

VINCENNES HISTORIQUE



Officiers du 1er groupe réunis autour d'un phonographe près de Terny.
(Juin 1917.)



Auto-tracteur pour saucisse. A droite : Sous-lieutenant RENARD
et Docteur LAMBERT qui devait être tué 9 mois plus tard. (Juillet 1917.)



Dans Les ruines de Terny près de Laffaux.
(Juin 1917.)



Une position de Bie bien camouflée.
(Chemin des Dames).
(Juillet 1917.)

sible et un réglage sur cette ligne n'est possible que par avion. Au nord de cette deuxième ligne, le terrain s'abaisse par une pente raide sur Pargny-Filain et la vallée échappe complètement aux vues françaises.

A l'arrivée du Régiment, le secteur est très agité : quelques jours avant, toutes les entrées de creutes qui servent d'abri ont subi, pendant 12 heures consécutives, un bombardement par obus toxiques. On craint une attaque ennemie : l'Artillerie allemande est extrêmement active et les tirs de contre-préparation sont continuels : l'Infanterie demande constamment des tirs de barrage. Il faut les exécuter malgré les nombreux avions allemands qui sillonnent le ciel.

A peine terminait-elle un de ces tirs que la 44e batterie voit un avion venir décrire des cercles au-dessus d'elle. Aucun doute n'est possible, la batterie est repérée.

Sans perdre un instant, le capitaine de la batterie cherche un autre emplacement que l'on occupe la nuit même; le lendemain matin, au lever du jour, sur l'ancienne position dont on vient à peine de terminer l'évacuation, commence un tir de réglage par avion suivi d'un violent tir de destruction.

Pendant toute la période qui suivit et qui fut fort mouvementée, l'ancienne position fut constamment bombardée tandis que la nouvelle ne fut jamais repérée : il est vrai qu'elle était fort bien camouflée et installée d'une façon assez paradoxale, mais sans grand inconvénient dans la guerre de position, les pièces tirant presque les unes par-dessus les autres. Grâce à cette initiative heureuse et rapidement prise, la batterie put constamment remplir sa mission et évita certainement de très lourdes pertes.

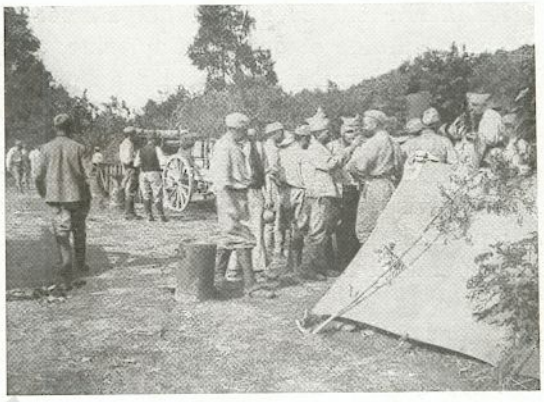
La fin du mois de juin se passe dans le même état d'énervement, mais sans aucune attaque. Le 26, le 1er Groupe est rendu au 33e Corps, et se porte un peu plus à l'Ouest, à la disposition de l'A. D. 77, face à l'Epine de Chevrigny : un groupe d'un autre Régiment est mis en remplacement à la disposition du 264.

Le 8 juillet, à 3 h. 30, après un violent bombardement de quelques minutes, les Allemands prononcent une violente attaque sur le front de la 129e D. I., du Panthéon à l'Epine de Chevrigny; le 2e Groupe appuie la gauche de la Division. Sur la droite du secteur, l'attaque allemande parvient jusqu'aux deuxièmes lignes, presque jusqu'à la tête du ravin d'Ostel; la situation est un moment critique. Toute la journée, on exécute des tirs à peu près ininterrompus : enfin, le soir, une contre-attaque française rétablit la situation en reprenant une partie du terrain perdu.

Par contre, sur la gauche, en face du Panthéon, la ligne française reste intacte et l'on croit d'abord que l'attaque allemande ne s'est pas étendue jusque-là. Mais le lendemain, le Général Méric, commandant l'I. D. 129 faisait appeler le Commandant de Varine qui commandait le Régiment, en l'absence du Lieutenant-Colonel Delalleau détaché à un cours, et le félicitait de la précision de son tir et de la rapidité avec laquelle le barrage avait été déclanché. Les très nombreux cadavres qu'on voyait en avant de



Près de Vesoul, au repos.
(Août 1917.)



Bivouac de l'échelon de la 41e Bie.
Ravin de Vauberlin près de Braine.
(Août 1917.)



Le château de Soupir, près du Chemin des Dames.
(Juin 1917.)

la ligne française, du côté du Panthéon, prouvaient, sans aucun doute possible, que l'ennemi avait attaqué également sur ce point, mais que le barrage d'Artillerie avait amené l'échec complet de l'attaque de ce côté.

Le mérite en revenait principalement à la 46e batterie qui prenait ce saillant d'enfilade et dont le Capitaine, peu satisfait de son barrage, avait, quelques jours avant, fait établir, au prix de grands efforts, dans une zone constamment bombardée, une ligne téléphonique de plus de 4 kilomètres allant jusqu'à la première ligne d'infanterie et avait pu la maintenir le temps suffisant pour améliorer son tir.

La Division ayant été relevée, la récompense que le Général Méric avait promis de demander pour le Régiment ne fut jamais accordée : elle était cependant bien méritée.

Après quelques jours encore de grande agitation survient une légère accalmie. La 66e Division de Chasseurs remplace la 129e D. I. et prépare une attaque. A partir du 27 juillet, notre artillerie devient plus active et le 30 juillet, à 20 h. 15 les chasseurs partent à l'assaut et enlèvent tous les objectifs qui leur ont été assignés.

Dans les jours suivants, on exécute des tirs de harcèlement et d'interdiction devant les tranchées récemment conquises qu'il faut réparer. Le 3 août, le Régiment est relevé. Le 2 août, avant son départ, le 2e Groupe tira tous les obus toxiques qui lui restaient dans la région de la Source Sainte-Berthe. On sut après coup, par un radio allemand intercepté, que la nappe des gaz toxiques avait empêché les relèves d'arriver à la première ligne.

Le 1er Groupe avait formé une équipe de sous-officiers éclaireurs qu'il avait bien entraîné au repérage des lueurs. Passant toutes ses nuits dans un observatoire souvent bombardé et opérant avec un dévouement et une conscience inlassables, cette équipe rendit là, et plus tard en Italie, de très grands services, en contrôlant si les demandes de barrage de l'Infanterie qui étaient fréquentes, étaient satisfaites par les batteries intéressées et aussi en repérant d'après la lueur les batteries en action; on put souvent en tirer des indications utiles et contrebattre efficacement ces batteries.

Pendant toute cette période, les téléphonistes eurent un service très dur dont ils s'acquittèrent avec leur dévouement habituel : les lignes étaient fréquemment coupées, surtout la nuit où les tirs de harcèlement étaient continuels, et tous montrèrent un zèle et un mépris du danger inlassables pour effectuer immédiatement les réparations indispensables dans ce secteur si nerveux. Notamment la ligne reliant le P. C. du Régiment à celui du Régiment d'Infanterie, relation indispensable dans les moments critiques, était constamment coupée. Heureusement, le réseau téléphonique du secteur était très complet et ce fut parfois par des détours invraisemblabes, en passant par des divisions voisines, qu'on put finir par trouver une ligne restée intacte et permettant la communication en attendant la réparation de la ligne directe.

On ne saurait oublier aussi l'effort considérable et périlleux qu'eurent à donner les conducteurs : l'énorme consommation de munitions nécessi-



A nouveau le phonographe enlève le cafard des officiers de la 41e Bie.
(Juillet 1917.)



Le Lieutenant-Colonel Delalleau qui a pris depuis un mois le commandement du Régiment, dans les ruines de Sorny. (Juin 1917.)



Basilique de Soissons. (Juin 1917.)

VINAT TECHNIQUE

tait un ravitaillement quotidien extrêmement pénible, effectué par des chemins fréquemment bombardés : ils le firent avec une abnégation et un courage dignes de tout éloge.

Après avoir passé trois jours dans la région de Parcy-Tigny, les Groupes embarquent à Vierzy et Longpont, débarquent le 8 août à Vesoul et sont cantonnés dans des villages de la région.

Du 8 août au 1er septembre, on jouit d'un repos prolongé; c'est, on peut le dire, le premier repos véritable depuis le début de la guerre, les Groupes ayant été engagés presque sans interruption et dans des secteurs agités.

Tout le monde, hommes et chevaux, en avait grand besoin, après la période très dure que l'on venait de passer. On en profite pour remettre en état le matériel et le harnachement et pour parfaire l'instruction des renforts des classes 1917 et 1918 arrivés récemment. Les chevaux sont mis au vert et les soins sérieux qu'on peut leur donner les remettent en état.

Entre temps, le 1er Groupe organise un concours hippique et une fête très réussie auxquels participe la population civile, très reconnaissante aussi de l'aide qu'on lui apporte pour rentrer ses récoltes que l'absence des hommes valides, mobilisés, lui rend difficile.

Alsace (Septembre-Octobre 1917).

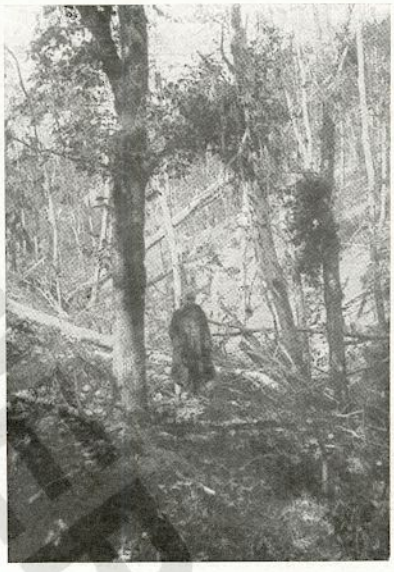
Le 1er septembre, le Régiment gagne, par étapes, la région de Belfort, où le 33e Corps doit entrer en ligne, mais il est décidé que dans ce secteur très calme, et qui le sera presque constamment pendant toute la guerre, l'Artillerie de Corps restera en réserve : le 1er Groupe est détaché au cours de tirs de Bavilliers, près de Belfort, pour y faire le service des écoles à feu; le 2e Groupe est cantonné dans la région de Fontaine, à environ 20 km. à l'est de Belfort, près de l'ancienne frontière d'Alsace, où la population lui fait un accueil particulièrement cordial. Ses batteries ne seront utilisées qu'occasionnellement pour des coups de main.

Au milieu de septembre, la 46e batterie est mise à la disposition de l'A. D. 70 et va prendre position près de Guewenheim, dans la région de Thann. Dans ce secteur, on dispose d'observatoires merveilleux situés sur les hauteurs avoisinantes, derniers contreforts des Vosges; de là, on découvre toute la plaine d'Alsace, et Mulhouse même, avec ses nombreuses usines, qui est distant d'environ 15 km.

Le 25 septembre, le cantonnement du 2e Groupe fut traversé par le Président de la République et le Roi d'Italie, accompagnés d'un nombreux état-major. Suivant les ordres donnés, tout le monde resta caché dans ses cantonnements et évita de se montrer; mais ces ordres produisirent le plus mauvais effet sur les officiers et les hommes, qui avaient l'impression qu'on avait honte de les montrer.

Le 30 octobre, le 2e Groupe tout entier prit position et participa à l'exécution d'un petit coup de main destiné à obtenir des renseignements

VINCENNES



Les environs de la carrière de Rouge-Maison, près de Vailly. Lieutenant Maury.
(Juillet 1917.)



Dans la propriété d'Epenoux, près de Vesoul.
De gauche à droite : Capitaine Corbin, Lieutenant-Colonel Delalleau,
Commandants de Varine, Drouin, Capitaines Lagneau, Rigout, Lieutenant Maury.
(Août 1917.)

VINATIER DOMINIQUE

sur les projets de l'ennemi. Les positions occupées étaient très mauvaises. Les batteries les quittèrent le soir même, et, dès le lendemain matin, les emplacements vides furent copieusement bombardés.

Vers le 12 octobre, le Commandant de Varine fut promu Lieutenant-Colonel et quitta le Régiment pour prendre le commandement du 235e R. A. C. Son départ fut vivement regretté. Depuis deux ans et demi, il avait su, par sa fermeté et sa grande bienveillance, s'attirer l'affection et l'estime de tous ses subordonnés officiers et hommes de troupe, qui, tout en étant heureux de sa promotion bien méritée, auraient cependant voulu le conserver pour chef jusqu'à la victoire finale.

Son successeur, le Commandant Vésignié, rejoignit dans les derniers jours du mois, au moment même où le Régiment recevait l'ordre de se tenir prêt à être embarqué pour une destination inconnue. Bien qu'on n'ait aucune indication à ce sujet, tout le monde se doute bien de la direction qu'on va prendre. Malgré le vague habituel des communiqués, on sait que la situation en Italie est très compromise, que le front italien a été percé, que les troupes italiennes sont en pleine retraite, et le bruit court que des forces françaises importantes sont envoyées d'urgence de ce côté.

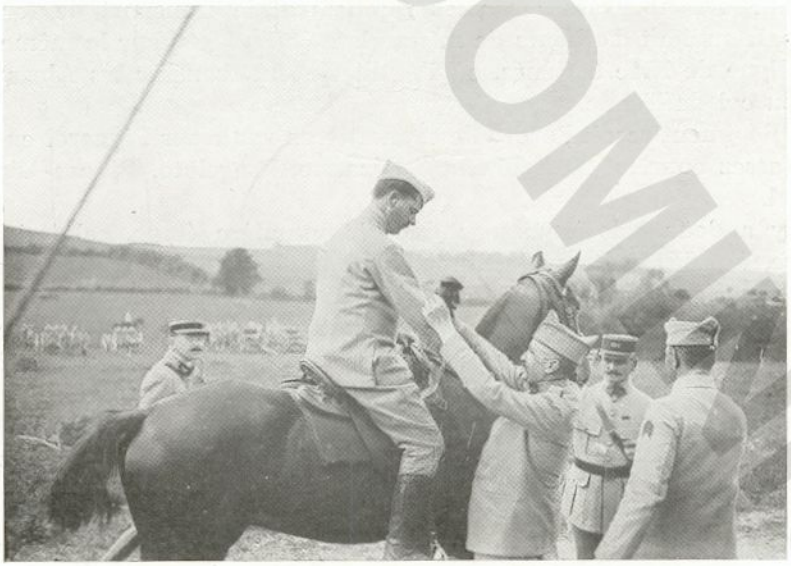
VINCENT DOMINIQUE



La manœuvre d'un 155 court.
(Août 1917.)



Effet de notre artillerie sur un caisson de 105 allemand. Ravin d'Ostel. (Chemin des Dames.)
(Juillet 1917.)



Concours hippique de Colombier, près de Vesoul. Le Colonel récompense un des heureux gagnants.
(Août 1917.)

VIVE LA DOMINIQUE

OPÉRATIONS DE L'A. C. 31

Italie (Novembre 1917-Mars 1918).

L'embarquement se fait le 30 octobre, à Belfort pour le 1er Groupe, et à Fontaine pour le 2e : le Régiment quitte, et définitivement, car il ne se retrouvera plus avec lui pendant le reste de la guerre, le 33e Corps dont il a fait partie pendant plus de deux ans et demi et avec lequel il a coopéré à toutes les grandes opérations, notamment celles de mai 1915, qui ont fait de ce Corps un des plus célèbres et des plus réputés.

Le lendemain, on se trouve à Lyon; il n'y a plus de doute sur la destination, mais tandis qu'on s'attendait à être acheminé sur Modane, pour gagner l'Italie par voie ferrée, on est surpris de voir les trains se diriger sur Briançon, où l'on débarque le 1er novembre. On y apprend que les troupes d'Artillerie doivent franchir les Alpes par la route, la ligne du Mont-Cenis étant réservée aux troupes d'Infanterie. Cette ligne, à une seule voie sur la section italienne avoisinant le tunnel, n'a pas pour ce motif un rendement suffisant pour assurer assez rapidement le transport de toutes les troupes. Il en était d'ailleurs de même dans le Sud, et pour le même motif, sur la ligne de Nice à Gênes, où l'Artillerie dut franchir les Alpes par la route du col de Tende.

Le Régiment reçoit l'ordre de se mettre en route sur Pignerol en quatre étapes assez courtes (20 à 25 km.). Cézanne, Pragelato, Perosa-Argentina, Pignerol.

Il y a deux cols à passer : dans la première étape, celui du Mont-Genèvre, à 1.850 mètres d'altitude, où l'on franchit la frontière et d'où l'on descend sur Cézanne; la route est très bonne, mais il y a par endroits des rampes et lacets assez durs. Là, on doit quitter cette route qui se dirige par Suse sur Turin, pour en prendre une moins fréquentée, plus médiocre, qui, par le Col de Sestrières, à 2.100 mètres, mène à Pignerol.

A cette époque de l'année, où, à l'altitude de ces cols, la neige tombe déjà en abondance et couvre les routes d'une couche épaisse et glacée, ce n'était pas une tâche aisée de faire passer là des voitures aussi lourdement chargées que celles notamment du train régimentaire et surtout celles de réquisition, dont toutes les unités d'Artillerie avaient dû se pourvoir pour transporter tout un matériel non prévu en temps de paix, mais qui était indispensable pour une guerre d'aussi longue durée.

VINAT HISTORIQUE



En Alsace reconquise, près de Guewenheim. Le 1er groupe tire pour appuyer un coup de main. (Septembre 1917.)



Concours hippique de Colombier. L'élégante assistance de la tribune d'honneur. (Août 1917.)



A l'exemple de Napoléon. Le régiment franchit le col du Mont Genèvre, à 1.800 mètres d'altitude. (Novembre 1917.)

Cette tâche était rendue encore plus difficile du fait que les batteries n'avaient pas leurs effectifs en chevaux au complet, et qu'il fallait réduire le nombre des attelages des voitures les moins lourdes.

Aussi est-ce avec une certaine appréhension qu'on se met en marche le 2 novembre de très bonne heure, afin de pouvoir parer aux incidents de route et en espaçant très largement les unités afin qu'elles ne se gênent pas aux endroits difficiles.

Le temps heureusement est très beau, un peu froid mais très clair et l'on a, tout le long de la montée, une vue splendide sur tous les sommets couverts de neige.

Des équipes de territoriaux ayant, aux parties les plus dures, déblayé la neige tombée en abondance les jours précédents, on atteint sans trop de difficultés le col du Mont-Genèvre, et le Régiment défile devant le monument élevé à la frontière en commémoration du passage en 1859 des troupes françaises allant aider l'Italie à reconquérir sa liberté : c'est le premier Régiment français qui passe là après ses aînés, en poursuivant le même but qu'eux.

La descente sur Cézanne est assez difficile en raison de la pente et de la neige épaisse et glissante qui s'attache aux pieds des chevaux.

On arrive cependant assez tôt et sans accident à Cézanne, où la population fait un accueil des plus chaleureux.

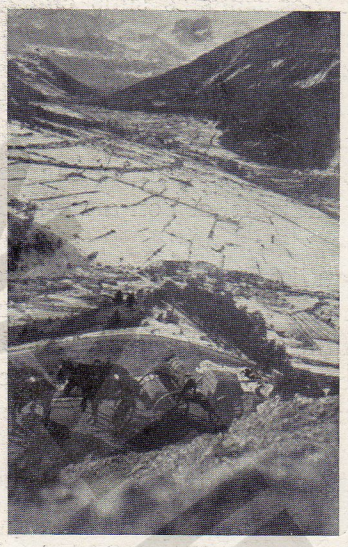
On avait été avisé que tout le ravitaillement en vivres et fourrages serait apporté de Briançon par un convoi automobile qui suivrait le Régiment. Ce mode de ravitaillement faisait partie d'un plan de transport établi au cours de l'été précédent pour un mouvement de troupes que l'on avait envisagé à ce moment. Possible et exécutable en plein été, il ne l'était plus à l'arrière-saison.

Dans l'après-midi, on est avisé au cantonnement que les camions ont de grandes difficultés à atteindre le col, qu'ils ne pourront pas arriver avant le lendemain au plus tôt, et qu'ordre est donné à l'Intendant italien de Cézanne de réquisitionner dans le pays les vivres et fourrages nécessaires. Celui-ci opéra avec un zèle et une diligence tout à fait remarquable, et, quelques heures après, le Régiment était ravitaillé.

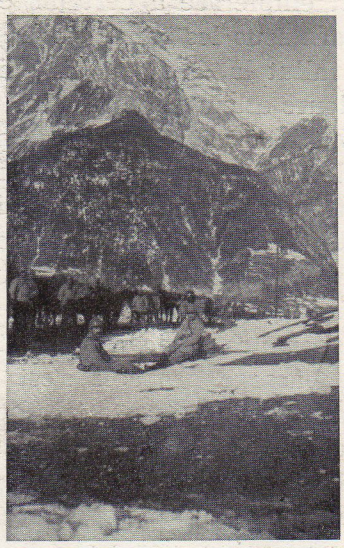
Arrivé péniblement le lendemain, le convoi automobile, dans l'impossibilité de passer le col de Sestrières, fut obligé de poursuivre sur Suse et éprouva, sur cette route très bonne mais couverte de neige glissante, des accidents très graves par suite de dérapages dans des rampes.

Dans les étapes suivantes, le Régiment continua à être ravitaillé sur le pays par l'Intendance italienne; cela eut pour conséquence qu'après le passage d'un autre Régiment d'Artillerie et de six batteries de montagne, il fallut cesser tout mouvement sur cette route, le pays très pauvre ne pouvant plus fournir aucuns vivres.

Le passage du col de Sestrières, le 3 novembre, fut beaucoup plus dur en raison de l'altitude plus élevée du col et surtout de l'état de la route, moins fréquentée, mal entretenue, avec des pentes raides atteignant parfois



Après le col du Mont Genèvre,
celui de Sestrières (2.100 m.), en Italie,
fut beaucoup plus dur.
(Novembre 1917.)



Dans le passage des Alpes,
une halte dans la neige
pour laisser souffler les chevaux.
(Novembre 1917.)



Le Capitaine Gazeau, à la tête de la 42e Bie, dans un site superbe.
(Novembre 1917.)

15 % et empierrée à certains endroits avec des schistes sans consistance, s'écrasant sous les roues en creusant des ornières.

Il fallut là, après avoir fait passer les voitures les plus légères, renvoyer leurs attelages en arrière pour doubler ceux des voitures lourdes.

Tout le matériel finit par passer ces très mauvais pas, mais avec une perte de temps considérable. Il ne reste plus alors qu'à effectuer la descente très pittoresque, mais assez vertigineuse par endroits, et l'on arrive à Pragelato, village de montagne très misérable.

On est là dans la vallée du Clusone, qu'il n'y a plus qu'à descendre jusqu'à Pignerol; la neige est beaucoup moins épaisse; un peu plus bas, elle disparaîtra, et le reste du trajet se termine sans grosses difficultés.

Le passage des cols s'est effectué mieux qu'on ne pouvait l'espérer grâce au temps qui resta très beau, sans doute au prix de gros efforts, mais sans accidents sérieux, sauf quelques chutes sans gravité : un officier tomba avec son cheval dans un ravin, mais tous deux s'en tirèrent indemnes.

Le lendemain, 4 novembre, on gagne Perosa-Argentina, où l'on reçoit un accueil enthousiaste et où l'on organise une fête en l'honneur du Régiment.

Dans toute cette région restée longtemps française, où beaucoup parlent le français et où même dans certains villages les classes sont faites en français, l'accueil est des plus émouvants.

Il en est de même à Pignerol où le Régiment arrive le 5 et est acclamé par toute la population massée sur son passage, mais on n'a que peu de temps à y rester; l'embarquement commence le soir même pour se continuer le 6.

Les quelques heures qui s'écoulent avant le premier départ sont remplies par des réceptions très chaleureuses organisées par la municipalité et le Général commandant l'Ecole de Cavalerie qui siège en cette ville, et l'on échange des toasts extrêmement cordiaux.

On débarque le lendemain à Brescia, et le cantonnement est établi dans un village des environs, Nuvolera, où l'on dispose de locaux vastes et pratiques. Le Régiment est affecté comme Artillerie de Corps au 31e C. A., qu'il ne devait quitter qu'en septembre 1918.

On y passe quelques jours, heureux de se trouver dans ce pays où le soleil se montre presque toute la journée et vous réchauffe même à cette époque et où l'on n'a plus à patauger dans la boue.

Le 13 novembre, on se porte vers l'Est, en passant le long du Lac de Garde à Desenzano, et l'on gagne, avec tout le Corps d'Armée qui se déplace en ordre normal de marche, Vérone, puis Vicence, où l'on arrive le 21 novembre.

Le Corps d'Armée a l'ordre d'organiser là une ligne de repli éventuel. Après avoir tenté, après le désastre de Caporetto, d'arrêter l'ennemi sur différentes lignes, l'Armée italienne s'est établie depuis une quinzaine de jours derrière la Piave, mais il est encore peu certain qu'elle puisse y contenir l'ennemi, et bien que Vicence soit à une centaine de kilomètres en

VINCENNES ROMARIQUE



La cuisine roulante de la 41e Bie gravit allègrement le col de Sestrières.
(Novembre 1917.)



La 46e Bie passe le col du Mont Genèvre.
(Novembre 1917.)



La 41e Bie sur la route des Alpes.
(Novembre 1917.)



Tir contre avion en Italie.
Lieutenant Blum. (Décembre 1917.)

VINATIER ROMANIQUE

arrière, il n'y a aucune ligne intermédiaire permettant une résistance sérieuse.

Au sud de Vicence, et en formant un faubourg, se trouvent le Mont Berrico, haute colline étroite courant du Nord au Sud, à pentes raides, couverte de villa somptueuses entourées de superbes jardins, résidences d'été de riches familles romaines et en ce moment à peu près toutes inhabitées; c'est sur le flanc Nord, tout près de Vicencè, que se trouve un lieu de pèlerinage célèbre, La Madona del Monte, qui est représentée sur une photographie.

Le Régiment reçoit l'ordre d'installer ses batteries sur cette colline. Il faut pour cela entrer dans les propriétés pour exécuter les reconnaissances nécessaires et, si l'on trouve en général beaucoup de complaisance, c'est parfois avec la plus grande difficulté qu'on arrive à se faire ouvrir certaines portes, étant même obligé de s'adresser à de hautes autorités de la ville, qui y mettent peu de bonne volonté, croyant ou feignant de croire que tous ces préparatifs sont inutiles, peut-être avec le secret désir qu'aucune organisation défensive ne soit faite à proximité de la ville.

De ces jardins, on a une vue splendide et s'étendant à perte de vue sur la plaine de Padoue, mais dans cette plaine très riche et couverte d'arbres, on ne voit guère qu'un océan de verdure d'où émergent à peine les villages environnants qu'on identifie difficilement. L'observation des tirs serait fort difficile.

On se contente de reconnaître des observatoires et des emplacements de batterie et on amène les pièces sur la route à proximité des emplacements choisis : on installe les liaisons, tandis qu'au pied de la colline l'Infanterie commence à creuser des tranchées que les habitants de la ville viennent contempler d'un air morne, ne paraissant pas se rendre compte de la gravité de la situation.

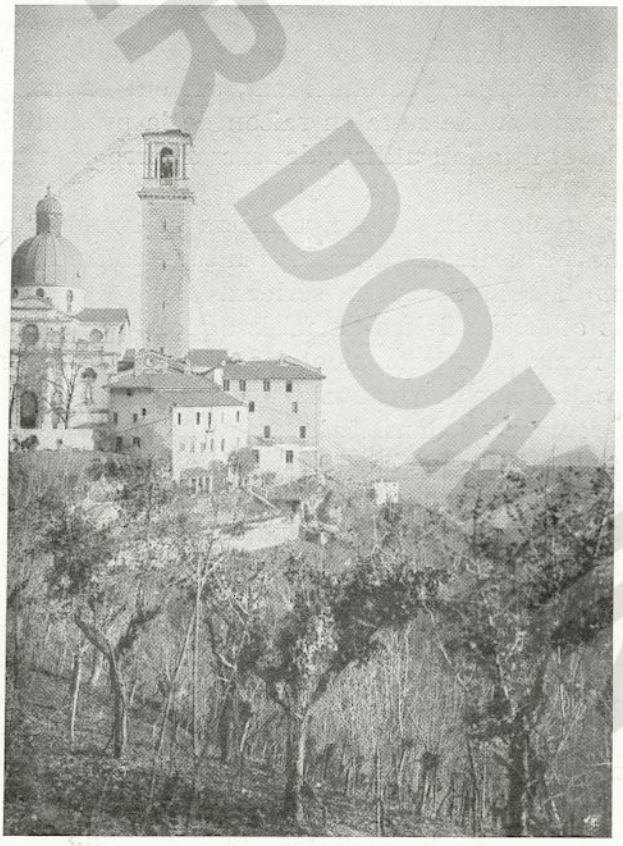
Après quelques jours d'expectative, le front paraissant stabilisé sur la Piave, on se porte en avant le 2 décembre. Le temps est devenu très froid et il commence à geler fort pendant la nuit. Après une nuit très pénible passée au bivouac, on va reconnaître les positions qu'on occupe le 2 décembre. Le Régiment est mis à la disposition de la Brigade italienne Alpi, commandée par le Général Garibaldi et rattachée à la 65e Division du 31e Corps.

Cette Brigade, placée entre les troupes françaises à sa gauche et les troupes britanniques à sa droite, occupe la rive droite de la Piave, devant Vidor sur l'autre rive occupée par l'ennemi; un pont, qu'on n'a pas eu le temps de faire sauter dans la retraite y est resté intact : on est à quelques kilomètres de l'endroit où le fleuve, débouchant de la région montagneuse, entre en plaine pour suivre un cours paisible dans un lit très large et ensablé, sauf au pont de Vidor, où les deux rives sont rapprochées et les eaux profondes.

Le Régiment, qui a pour mission d'assurer l'appui direct et la protection du front de la Brigade, s'installe dans la région de Cornuda, à environ



Premier cantonnement italien à la Patuzza près de Brescia.
(Novembre 1917.)



La Madona del Monte près de Vicence, d'où l'on domine toute la plaine de Padoue.
(Novembre 1917.)

VINAIGER DOMINIQUE

2 kilomètres de la Piave. Le secteur est complètement à organiser : on se trouve au pied des derniers contreforts des Alpes, où l'ennemi possède des observatoires dominants, et il est difficile de trouver des positions de batterie échappant aux vues de ces observatoires. Pour les tirs de harcèlement qui doivent s'exécuter de nuit, il est nécessaire de détacher des pièces isolées qu'il faut changer souvent de position, leurs lueurs les faisant rapidement repérer.

De notre côté, d'un assez bon observatoire, et bien que son altitude soit un peu faible, l'équipe de repérage aux lueurs du 1er Groupe donne d'excellents renseignements qui permettent de contrebattre efficacement certaines batteries ennemies.

Au bout de quelques jours, la 44e batterie est détachée plus au Sud, au pied du massif montagneux du Montello, pour prendre certaines positions d'enfilade. Elle est là en plein secteur britannique, à côté de batteries anglaises avec lesquelles elle entretient les relations les plus cordiales.

C'est ainsi que les officiers de cette batterie furent invités à des représentations théâtrales, données à l'arrière, à Montebelluna, centre de la division anglaise.

Bien que l'Artillerie ennemie soit assez active, le secteur est très calme.

On ne pouvait creuser profondément, surtout en première ligne, car on rencontrait l'eau tout de suite en raison de la proximité de la Piave et du sol perméable, et il fallait utiliser des sacs à terre pour avoir une protection suffisante.

En général, en deuxième ligne, officiers et hommes n'habitaient pas les tranchées, mais s'abritaient dans les maisons voisines, sauf à descendre à la cave en cas de bombardement sérieux.

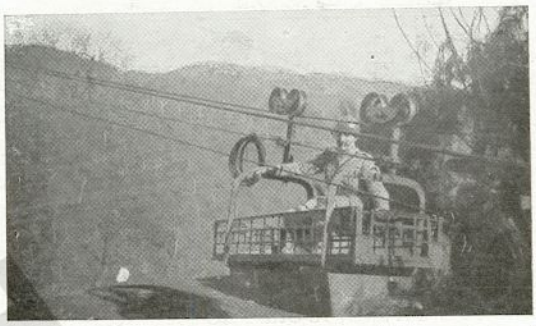
Les officiers et sous-officiers détachés auprès de l'Infanterie y étaient admirablement reçus et entretenaient les rapports les plus cordiaux avec leurs camarades italiens; ils trouvaient là un confortable qu'ils n'étaient pas habitués à rencontrer dans les secteurs du front français, où il était impossible, en raison des bombardements beaucoup plus violents. Tout le monde s'attachait à leur faciliter leur tâche, et la collaboration entre les deux armes était assurée d'une façon parfaite.

Les objectifs habituels du Régiment étaient les lignes ennemies de la rive gauche de la Piave et en particulier le village de Vidor. Le campanile de ce village était l'objectif ordinaire des tirs de réglage, à cause de sa position repérée avec précision sur les cartes; il devait être solidement construit, car il ne fut jamais détruit malgré les coups qui l'atteignaient constamment à toutes les hauteurs.

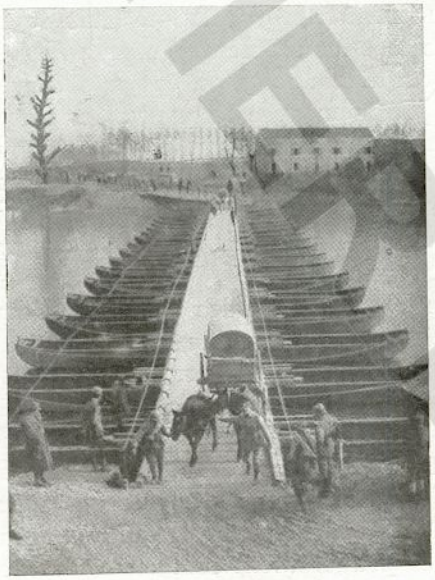
Des reconnaissances de nuit étaient souvent exécutées par les Italiens et les Anglais qui traversaient la Piave à certains endroits où elle était très large et peu profonde; elles ne décelèrent aucun indice faisant supposer que l'ennemi préparait une attaque.

Pourtant, le 12 décembre, dès le matin, l'Artillerie ennemie devient

VINCENNES



Téléférique, près de la villa Maser, pour monter à l'observatoire du Tomba.
(Décembre 1917.)



Passage de l'Adige sur un pont de bateaux.
(Mars 1918.)



Retour en France. Passage de l'Adige.
(Mars 1918.)



Groupe d'officiers à Cornedo, au retour du front italien.
En particulier, de droite à gauche : Lieutenant Canteau, Docteur Monier, Capitaine Rigout,
Sous-Lieutenant Naisse, Lieutenants Delloye, Dubourg, Bourdiaux,
Vétérinaire Mignon. (Février 1918.)

VINATIER DOMNIQUE

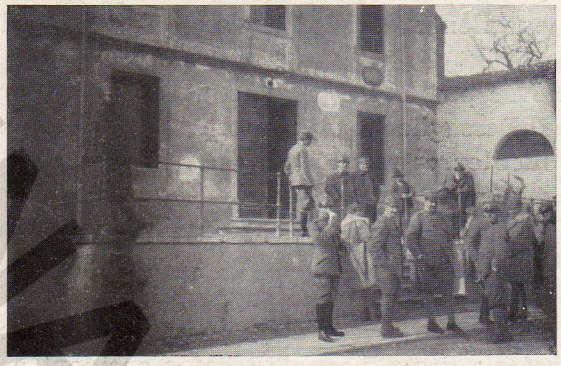
très active et fait craindre une attaque : pendant toute la journée, le secteur est très nerveux. Vers 16 heures, la Division, sur un renseignement venu d'un observatoire très élevé mais fort éloigné, qui déclare voir des troupes ennemies importantes traverser la Piave, ordonne de déclancher immédiatement le barrage.

Bien que les bataillons d'Infanterie avec lesquels on était en relation téléphonique constante depuis le matin eussent déclaré quelques instants avant que tout était fort calme en première ligne, et qu'il n'y tombait aucun obus, on déclancha le barrage; c'était le premier qu'on avait l'occasion d'exécuter. S'il n'eût pas à arrêter une attaque qui ne se produisit pas et que, semble-t-il, l'ennemi n'avait nullement l'intention d'exécuter, il n'en eût pas moins un très grand effet moral sur l'Infanterie italienne, comme se plurent à en témoigner les jours suivants tous les officiers d'Infanterie. Les troupes de première ligne, qui ne recevaient aucun coup, purent en observer l'effet tout à leur aise; la rapidité et la précision avec lesquelles les coups tombaient devant eux leur donnèrent une grande confiance dans l'appui qu'elles pouvait attendre de l'Artillerie en cas d'attaque, et les rapports entre les deux armes en devinrent encore plus cordiaux. Peu après, l'ennemi fit sauter une arche du pont de Vidor, manifestant ainsi plutôt sa crainte d'une attaque que son intention d'en faire une.

L'Artillerie italienne avait laissé les batteries lourdes ennemies s'installer assez près du front, en grande partie à Valdobbiadene, peu éloigné de la Piave et sur une hauteur. Elles étaient fort gênantes, car elles bombardaient constamment les communications. Quand elles devenaient trop actives, on exécutait un tir dit de semonce, tir court et rapide qui n'avait aucune efficacité. Quand les batteries lourdes françaises arrivèrent, elles prirent successivement à partie ces batteries depuis longtemps repérées et exécutèrent des tirs prolongés de destruction avec réglage par avion. Au bout de peu de temps, toutes s'étaient retirées prudemment fort en arrière et leur tir devint moins efficace et moins nourri.

Le 31 décembre, le Régiment coopéra, par des tirs d'interdiction et de harcèlement sur Valdobbiadene, à l'attaque du Monte Tomba à sa gauche, qui fut très brillamment enlevé par une Division française de chasseurs. Peu avant l'attaque, l'ennemi venait d'y faire la relève de ses troupes, et les violents tirs faits par l'Artillerie française à ce moment sur les arrières de la position, empêchèrent les troupes relevées de quitter la première ligne. Aussi y fit-on un nombre considérable de prisonniers. Ce succès avait pour les Italiens une très grande importance, car cette position masquait une très large vallée, s'étendant jusqu'aux dernières pentes des montagnes, où l'ennemi avait installé et installait encore des batteries de très gros calibre qui prenaient d'enfilade les tranchées italiennes du Monte Grappa, position que les Italiens tenaient à garder à tout prix et qui était sur le point de succomber.

L'hiver fut très froid, mais sec, et s'il y eut pas mal de verglas on n'eut pas à souffrir de la boue comme en France les hivers précédents. Aussi l'état



Au cantonnement, à l'arrière des lignes italiennes, Fraternité d'armes.

(Janvier 1918.)



Groupe d'officiers à Cornedo : Sous-lieutenant Bourdiaux, Lieutenants Blum, Maury et Conte (tué 2 mois après.)

(Février 1918.)



En Italie : sur la route de Nuvolera. Au premier plan : Sous-lieutenant Segaud.

(Novembre 1917.)



Quelques officiers du régiment à un cours de tir italien.

(Février 1918.)

VINATIER ÉDITEUR

de santé et le moral étaient-ils excellents; le secteur resta d'aillleurs des plus calmes.

La Brigade Garibaldi fut relevée par la Brigade Acqui, que remplaça, au début de février, la Brigade de Bersaglieri Coralli, toutes troupes excellentes avec lesquelles on eut les meilleures relations.

Le 12 février, le 31e Corps est remplacé par le 12e Corps français, et le Régiment relevé se reporte vers l'arrière; on refait en sens inverse le chemin parcouru trois mois avant. La Brenta est franchie à nouveau sur des ponts de bateaux. On repasse à Vicence et, de là, on gagne plus au Nord le gros bourg de Cornédo, où les batteries doivent cantonner. Cette région, constituée par les derniers contreforts des Alpes, était assez accidentée et son aspect n'avait rien de commun avec celui de la plaine vénitienne, aux champs monotones, éternellement bordés de mûriers. Cornédo était au contraire un village très pittoresque, dont les environs offraient de ravissantes perspectives. Le Régiment fut spacieusement logé et l'accueil des habitants était des plus sympathiques. On put profiter de ce repos pour remettre en état le matériel et effectuer quelques manœuvres d'entraînement. D'autre part, des sections de travailleurs furent détachées dans la région de Thiene, pour aménager des positions de défense. Plusieurs officiers suivirent un cours de tir organisé dans les environs, tandis que d'autres faisaient de l'observation sur les appareils du centre d'aviation voisin.

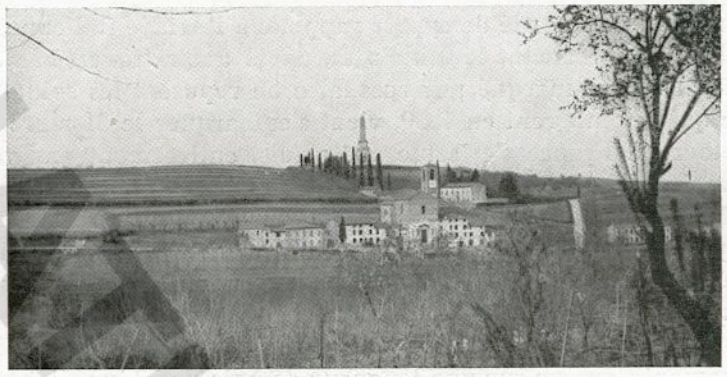
Une des photographies représente un groupe d'officiers devant le Campanile; l'on y voit, en particulier, le Lieutenant Conte, adjoint au Commandant du 2e Groupe et qui devait être, deux mois plus tard, tué sur la Somme. Une autre vue des officiers du 1er Groupe donne une idée favorable de leur heureux état d'esprit.

Le 21 mars, le Régiment quitte Cornédo; la veille, avait dû être évacué pour maladie le Commandant Drouin, qui, depuis septembre 1914, commandait son Groupe avec une autorité et une compétence peu communes. Ce fut pour lui une poignante tristesse de quitter ce Groupe qu'il avait formé et animé de son énergie, et ce fut une non moins grande tristesse pour ses officiers et ses hommes, qui l'adoraient, de le voir partir. Atteint d'un mal inexorable, contracté au front, il eut la consolation de voir la France victorieuse et mourut un an après l'armistice. Le Capitaine Corbin, de la 41e batterie, le remplaça à la tête du 1er Groupe.

Le Régiment devait, à ce moment, monter en ligne avec le 31e Corps sur le plateau d'Asiago, mais les événements qui viennent de se dérouler en France, où le 21 mars le front de l'Oise avait été percé à la soudure des Armées française et britannique, où l'Armée allemande se précipite sur Amiens, dans le vide créé par la retraite de l'Armée anglaise, et où Paris est bombardé par la grosse Bertha, viennent modifier les ordres.

Le 31e Corps et les Divisions de chasseurs sont rappelés d'urgence en France. Le 12e Corps est seul maintenu en Italie et y restera jusqu'à la fin des hostilités.

Le Régiment franchit l'Adige sur des ponts de bateaux, passe à Cus-



Custozza : Village et Ossuaire.
(Mars 1918.)



Passage de l'Adige.
(Mars 1918.)



Retour d'Italie : Distribution de la soupe sur le quai d'Ambérieu.
(2 Avril 1918.)

VINAIGRE COMMUNIQUE

tozza, dont l'ossuaire bordé de cyprès rappelle à l'Armée italienne les tristes souvenirs de 1866, franchit le Mincio et, après avoir traversé le champ de bataille de Solférino marqué par l'ossuaire où reposent les soldats français et italiens qui y tombèrent en 1859, vient s'embarquer le 31 mars à Lonato.

Le retour en France s'effectue, cette fois, entièrement par voie ferrée par le tunnel du Mont-Cenis et, après trois jours de voyage, au cours duquel furent effectuées plusieurs haltes-repas dont l'une d'elles est représentée sur une photographie, les batteries commencent à débarquer le 2 avril dans la région de Gisors; les trains se suivent à des intervalles assez longs. Sans attendre que le Régiment soit regroupé, chaque batterie est immédiatement poussée vers le front dès son débarquement terminé, de telle sorte que le Régiment s'égrène sur une longueur de près de 50 km. Il faut pousser, à proximité du front, toutes les unités disponibles pour les faires entrer dans la bataille si besoin en est. L'avance ennemie est maintenant enrayée provisoirement, mais le nouveau front, peu solide, a besoin d'être renforcé. Enfin, dans la région de Poix, la tête du Régiment peut s'arrêter et attendre les batteries restées en arrière. Les étapes se font par le temps froid et pluvieux, habituel à cette époque dans la région du Nord et fait regretter celles qu'on vient de faire quelques jours avant en Italie sur des routes sèches et ensoleillées. Dès que le Régiment est reformé, il reçoit l'ordre, du 31e Corps installé à Dury, de se mettre à la disposition de la 64e D. I., à Guyencourt.

La Somme (Avril à Août 1918).

Le Régiment ne devait plus avoir aucun repos jusqu'à l'armistice. Pendant quatre mois, il reste en position à ce point si délicat de la soudure des Armées françaises et britanniques, où, à chaque instant, on craignait une nouvelle ruée. Dans ce secteur, où l'agitation et la nervosité sont constantes, il a appuyé toute une série de Divisions d'élite et, malgré les pertes élevées et les fatigues, a assuré sa mission sans défaillance, puis, après l'offensive du 8 août, il a accompagné la progression depuis Moreuil jusqu'à Saint-Quentin.

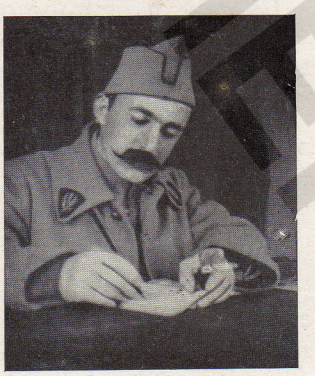
Le 8 avril, le Régiment rejoint Guyencourt. Le mouvement intense de troupes et de voitures a transformé en lacs de boue tous les chemins qui mènent au front. De tous côtés, on aperçoit, en position, des canons de gros calibre et à grande portée qui tirent sans répit.

On reçoit l'ordre de s'établir sur une position de repli au nord de Guyencourt, et l'on est stupéfait de voir des trains qui passent lentement en plein jour sur la grande ligne d'Amiens à Creil, qui ne se trouve là qu'à trois kilomètres des lignes ennemies et qui est fortement bombardée. Ce sont les dernières rames de wagons vides restées à la gare de triage de Longueau qu'on évacue avec une rare audace. Peut-être, en définitive, risquait-on moins à les faire passer de ce côté que d'essayer de rejoindre

VINCENNES PATRIMOINE



A Dommartin, près de la voie ferrée Paris-Amiens.
Position où la 41e Bie perdit, en 24 heures, la moitié de son effectif de position.
(Avril 1918.)



Le Docteur Lambert,
du 1er groupe
(tué le 12 Avril 1918).



Emplacement de la 43e Bie, près de Rouvrel.
Sous-lieutenants Renard et Delloye. (Avril 1918.)



Les Bies du 1er groupe en position près de Rouvrel.
(Avril 1918.)

VINATIER OMNIQUE

les autres lignes exploitables qu'on ne pouvait atteindre qu'en traversant les deux gares d'Amiens, Centrale et Saint-Roch, qui étaient constamment bombardées par une pièce à longue portée de 380. Cette évacuation se fit, par bonheur, sans aucun accident, mais, dès le lendemain, tout trafic était complètement arrêté.

Le 10 avril, le Régiment est porté en avant dans la région de Cottenchy et de Dommartin-Remiencourt, à l'endroit même où le 2e Groupe était venu au repos deux ans auparavant. Le village est déjà à moitié démoli; il le sera complètement peu après.

C'est là un fourmillement de batteries de campagne et d'obusiers où l'on a peine à trouver place. Le 2e Groupe est obligé, pour ce motif, de se mettre en arrière de la voie ferrée, bien que cette proximité soit dangereuse, car l'ennemi la bombarde constamment. On doit couper les nombreux fils télégraphiques et téléphoniques qui suivent la voie et qui risquent de provoquer des éclatements prématurés de projectiles.

Il n'y a aucun abri ni aucune tranchée; on se met à couvert comme on peut derrière les ressauts du terrain ou derrière le talus du chemin de fer. Une vue montre combien ces premiers abris, qu'on creuse dès qu'on a le temps, sont sommaires.

Le bombardement ennemi est très violent et les pertes fort élevées. Le Médecin-Major Lambert du 1er Groupe, dont une photographie est reproduite, est tué le 12 avril, en allant donner ses soins avec son dévouement et son courage habituels au Capitaine Desplos, de la 45e batterie, légèrement blessé. Ce fut une perte cruelle pour tous ses camarades et ses chefs qui avaient pour lui une profonde estime et une sincère affection.

Le 14 avril, le Lieutenant Conte, arrivé depuis quelques mois et apprécié de tous, qui venait de prendre le commandement de la 44e batterie, est tué près de sa batterie pendant que le Capitaine Rigout, de la 43e batterie, qui parlait avec lui, est grièvement blessé. Dans cete période du 11 au 14 avril, huit hommes sont tués et vingt et un blessés.

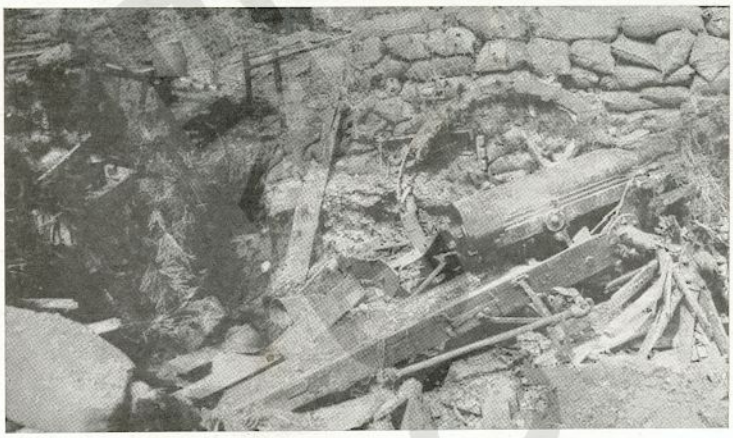
La 41e batterie perd, en vingt-quatre heures, la moitié de son effectif des pièces et l'aspirant Bertron qui vient d'arriver. La 43e batterie est soumise, le 12 avril, à un tir qui lui tue cinq hommes : un obus vient éclater sous la première pièce et, par miracle, ne blesse personne; le personnel ne bronche pas, riposte immédiatement dans la fumée de l'éclatement, et, quand elle est dissipée, on voit tous les servants continuer le barrage avec le même calme qu'à la manœuvre. Pour sa belle attitude, la pièce obtient une magnifique citation à l'ordre de l'Armée, où tout le personnel de la pièce est cité nominativement.

Dans cette période, le Régiment appuie des contre-attaques sur le bois Sénécat dont les Allemands viennent de s'emparer et qui est repris.

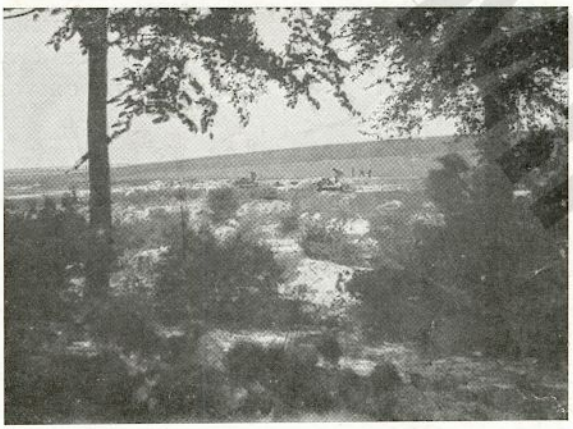
Le 16 avril, les batteries changent de position et se placent entre Remiencourt et Ailly-sur-Noye; elles doivent servir d'appui direct à un bataillon du 9e Corps, en position en avant de Rouvrel, qui devait participer à une attaque sur le front de la ferme Anchin au bois du Gros-Hêtre.



Le 1er groupe en position près du bois de Blangy.
(Mai 1918.)



Pièce de 75 de la 41e Bie, démolie par un obus de 150 allemand.
(Juin 1918.)



Bois de Gentelles, 2e groupe. 2 auto-canons britanniques.
(Mai 1918.)

VINATIER MONIQUE

Les batteries prennent position dans un ravin à découvert comme le montrent des photographies prises par la 43e batterie.

L'attaque se déclenche le 18 avril à 4 h. 50 et progresse au début; le détachement de liaison du Régiment, composé d'un officier, de deux sous-officiers et de trois téléphonistes, part avec la première vague, qui est arrêtée par des mitrailleuses et, en cherchant à rallier des éléments d'Infanterie privés de leurs chefs, est anéanti par une mitrailleuse; un sous-officier et un téléphoniste sont tués; l'officier, le second sous-officier et un téléphoniste sont blessés; un seul téléphoniste en sort indemne.

Les jours suivants sont très agités.

Le 24 avril, à 3 heures du matin, les Allemands prononcent une très violente attaque sur tout le front de Villers-Bretonneux à Ailly-sur-Noye, et surtout dans la partie Hangard-Thennes, où ils veulent percer le front dans la direction d'Amiens. Le bombardement ennemi est extrêmement violent. Les batteries sont soumises à des tirs massifs, surtout en obus à ypérite et subissent des pertes sensibles; les servants sont obligés de revêtir leurs masques et d'exécuter ainsi, pendant plusieurs heures, des tirs de barrage qui arrêtent l'attaque. Le Commandant Vésignié, du 2e Groupe, est intoxiqué par les gaz et doit être évacué d'urgence; il est provisoirement remplacé par le Capitaine Desplos de la 45e batterie, mais il rejoint son Groupe un mois après.

Les jours suivants, le bombardement ennemi reprend, assez violent, mais sans attaque d'Infanterie.

Le 2 mai, on appuie une attaque française locale pour réduire un saillant dans la région de Castel.

Le 3 mai, le Régiment se déplace : le 1er Groupe prend position dans la région de Gentelles, immédiatement à la droite des troupes britanniques; le 2e Groupe relève un autre Groupe sur une crête, près du bois de Gentelles, et y trouve une position parfaitement aménagée, des sapes très profondes qui donnent une grande sécurité au personnel. D'excellents postes d'observation ont des vues étendues sur les positions ennemies et sur la partie du front en avant de Thennes, où se trouve la première ligne française qu'on doit couvrir. Comparativement aux positions qui ont été occupées pendant tout le mois d'avril, celles-ci paraissent délicieuses. Les bombardements, surtout en obus à ypérite, sont encore fréquents, et, dans le courant de mai, le Groupe subit, pendant toute la journée, un tir de destruction en obus de 210 qui n'a d'autre résultat que de faire sauter presque toutes les munitions. Le personnel et le matériel sont indemnes.

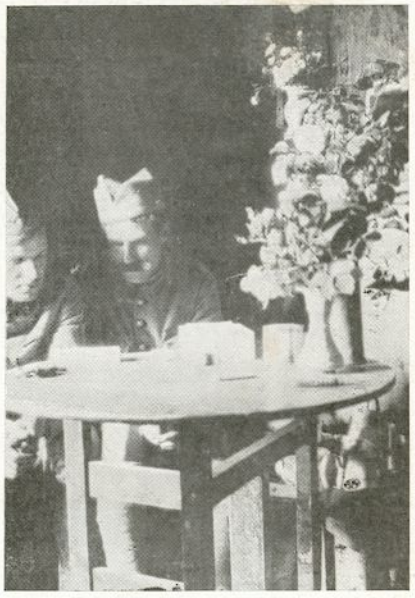
Pendant tout le mois de mai, le secteur est extrêmement nerveux; les Groupes, sans changer de position, passent successivement de Division en Division.

Vers le 20, le bruit court qu'une nouvelle attaque de grande envergure va se développer sur le front de la Somme, et l'on se prépare à une résistance obstinée. Le 28 mai, on apprend que l'attaque escomptée s'est produite la veille sur le Chemin-des-Dames, où l'on ne l'attendait nullement,

VIRTUTI PONTIQUE



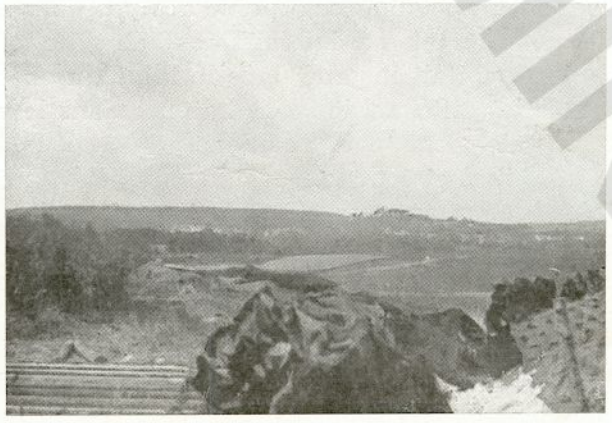
Le Lieutenant Lebeau au bois de Blangy.
(Juillet 1918.)



Sous-lieutenant Naisse,
qui devait être tué quatre mois plus tard,
et Sous-lieutenant Renard.
(Juillet 1918.)



Position de la 46e B[ie], à Fouencamps. Sous-lieutenant Faure, Aspirants Gascuel et Josse.
(Juillet 1918.)



Position de repli du 1er groupe à la lisière du Bois de Boves. (Juillet 1918.)

que les Allemands, en quelques heures, ont percé le front, sont arrivés à Vailly sans trouver la moindre résistance et continuent leur avance foudroyante sur Château-Thierry.

Aucune diversion n'est tentée sur le front de la Somme, qui reste relativement calme.

Au moment de l'arrivée sur ce front, le ravitaillement en vivres avait été assez difficile en raison du grand nombre de troupes et du fait qu'on ne disposait que de la ligne de Conty à une seule voie. Le Sous-Intendant déclara qu'il pouvait bien fournir tous les vivres, sauf le vin, n'en recevant pas. Mais, ajouta-t-il, il y en a de grandes quantités à Amiens, et tous ceux qui voudront y aller recevront un bon de réquisition et un laissez-passer (pour éviter le pillage de la ville complètement évacuée, l'entrée est rigoureusement interdite sans laissez-passer). Cette proposition ne sourit guère à beaucoup, par suite de l'éloignement d'Amiens et peut-être aussi parce que les chais se trouvaient très près de la gare, souvent bombardée avec des obus de très gros calibre.

Les officiers de ravitaillement du Régiment n'eurent pas de peine à trouver les volontaires nécessaires : puisque leurs camarades plus jeunes, qui étaient aux batteries, risquaient leur vie à tous moments, eux, les vieux, pouvaient bien aussi courir quelques risques pour leur procurer ce pinard si apprécié de tous, bel exemple qui montre l'esprit de camaraderie qui animait tout le monde. Le Régiment ne manqua jamais de vin tandis que bien d'autres Corps en étaient privés.

A partir du 31 mai, le 1er Groupe, en position près du bois de Blangy, forme, avec un Groupe d'Afrique, sous les ordres du Lieutenant-Colonel du 264e, un groupement qui appuie une Brigade de la 37e Division, composée de troupes algériennes.

On était à proximité de Boves, dont des photographies montrent l'état dans lequel ce village se trouvait alors et que les échelons installés dans le Bois de Boves ont à traverser journellement.

Le 2e Groupe est mis à la disposition de la 42e Division et s'installe à côté du village de Fouencamps, immédiatement en avant de la voie ferrée de Creil. Il se trouvait à 1.500 mètres à peine des positions occupées par lui à son arrivée sur ce front et qui lui laissaient de si tristes souvenirs. Le Commandant de Groupe était installé dans le talus du chemin de fer. Une photographie montre les officiers de la 46e batterie dans le village même de Fouencamps, où se trouvaient leurs positions.

Pendant la fin de mai et tout le mois de juin sévit une forte épidémie de grippe, assez bénigne quant aux effets, mais qui atteint presque tout le monde; les évacuations sont nombreuses, notamment dans le personnel des positions qui doit être remplacé par des conducteurs. Le service est extrêmement dur à assurer, et ce n'est que grâce à la bonne volonté et au dévouement de tous que la mission peut être accomplie. On arrive à assurer le service sur place, mais il serait impossible, en raison des évacuations, d'effectuer un déplacement. C'est ce qui se passe pour le 1er Groupe qui,



Cimetière de Gentelles. Caveau éventré par un obus.
(Juillet 1918.)



Le 1er groupe à la position de la Grenouillère. Ravin de Saint-Nicolas.
Sous-lieutenant DEPALLIER. (Juin 1918.)



Observatoire de la cote 116, Cachy.
(Juillet 1918.)

désigné pour aller appuyer une attaque du côté d'Ailly, ne peut s'y rendre et doit être remplacé par un Groupe d'Afrique.

Le secteur est d'ailleurs en ce moment assez calme; tous les efforts allemands sont concentrés plus à l'Est pour exploiter le succès remporté par eux au Chemin-des-Dames.

Leur avance foudroyante eut, pour le Régiment, une conséquence que tous trouvèrent fort heureuse, en empêchant sa transformation en Régiment porté. Cette transformation était à ce moment imminente : il ne restait plus que deux ou trois Artilleries de Corps non transformées. Tout le matériel et personnel automobile, destiné au Régiment, était prêt dans un camp de l'intérieur; ce personnel portait même déjà le numéro du Régiment.

C'était avec tristesse que l'on voyait arriver ce moment où il faudrait se séparer de tous les conducteurs dont la majorité était là depuis le début de la guerre, qui s'étaient attachés à leurs unités et auxquels on s'était attaché. On savait qu'en toute circonstance on pouvait compter absolument sur eux : à de nombreuses reprises, on avait pu apprécier tout leur dévouement dans une tâche souvent ingrate et obscure, mais primordiale et très dure, dans ces ravitaillements en vivres et munitions faits presque toujours de nuit, par des chemins fréquemment bombardés.

Tout le personnel et matériel automobile, préparé pour le Régiment, servit à recompléter les unités automobiles qui avaient perdu le leur au Chemin-des-Dames, et, grâce à cela, le Régiment, à la grande joie de tous, conserva jusqu'à la fin ses conducteurs et ses chevaux.

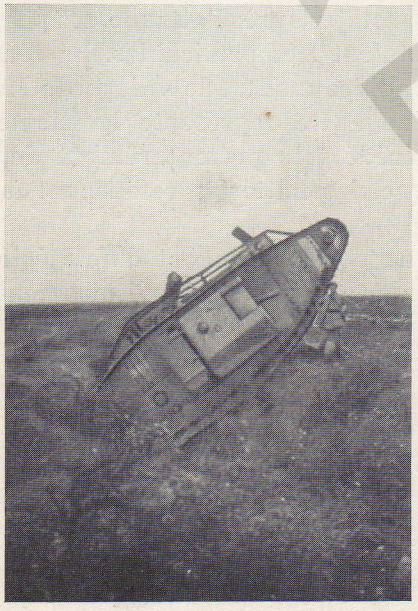
Vers le milieu de juin, le 1er Groupe est chargé d'exécuter les premiers tirs d'obus à ypérite faits de notre côté dans cette région : on avait été assez intrigué quelques jours auparavant par l'arrivée d'effets, pantalons et bourgerons huilés et de gants caoutchoutés, ne sachant à quel usage ils étaient destinés. Enfin, un jour on reçoit l'ordre d'aller chercher tout de suite des obus spéciaux qui devaient être tirés le jour même à la tombée de la nuit. Peu après, on apprend qu'il s'agit d'obus à ypérite pour le tir desquels le personnel doit prendre des précautions spéciales; endosser des effets envoyés et mettre les masques. Le plus grand secret doit être conservé jusqu'au moment du tir. Le tir est effectué sur la ligne d'Infanterie ennemie avec entrain : tous étaient heureux de pouvoir enfin faire subir aux Allemands les effets de ces obus dont on avait tant souffert, et la satisfaction fut encore plus vive dans les troupes de notre Infanterie, car un Régiment de tirailleurs de la Brigade qu'on appuyait, avait subi, de ce fait, des pertes considérables lors de la grande attaque allemande du 24 avril.

Quelques jours plus tard, par des prisonniers faits dans un coup de main, on connut les résultats de ce tir : près d'un tiers des compagnies en ligne, dans la zone bombardée, avait dû être évacué.

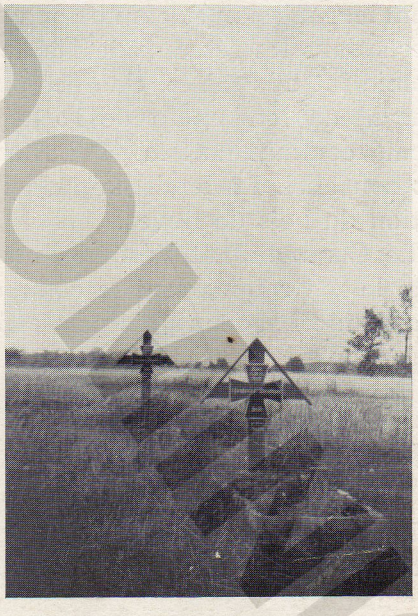
Enfin, complètement remis de la grippe, le Régiment prend part, le 12 juillet, à une attaque plus au Sud, sur le bois du Gros-Hêtre et Castel. Dans la nuit du 11 au 12, les Groupes occupent des positions avancées et,



Camouflage d'une route prise d'enfilade. Mailly-Raineval.
(Juillet 1918.)



Tank anglais resté en panne à l'attaque
du 8 Août 1918.



Tombes allemandes à l'arrière des lignes :
« Ici repose en Dieu un noble héros allemand ».
(Août 1918.)

VINATIER DOMINIQUE

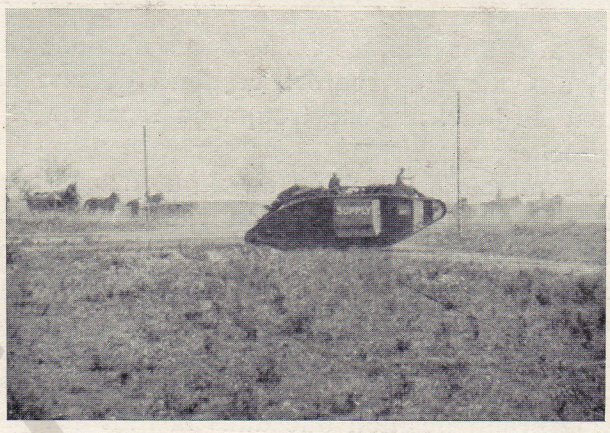
sans aucun réglage préalable, appuient l'attaque qui se déclenche le matin et qui réussit complètement. Toute la journée du 12, les Groupes exécutent de nombreux tirs, principalement en fumigènes et toxiques, pour empêcher les contre-attaques et protéger la réfection des tranchées conquises. La réaction fut d'ailleurs assez faible. Dans les vingt-quatre heures chaque Groupe consomma près de dix mille obus. Le 13, les Groupes retournent à leurs anciennes positions, pour peu de temps car, le 15, ils occupent des positions de repli à la lisière du Bois de Boves; ils devaient y rester une quinzaine de jours, mais d'une façon intermittente, car ils vont appuyer dans le Sud une attaque.

Le 21 juillet, les Groupes reçoivent l'ordre de se rendre à une vingtaine de kilomètres au Sud, dans la région de la Faloise, pour prendre part à une attaque sur Mailly-Raineval et Sauvillers; ils se mettent en position dans un vallon près de Thory, à 1.500 mètres à peine de la première ligne : on y passe la journée du 22 pour reconnaître le terrain, mais sans faire aucun réglage. Le 23, à l'aube, chaque Groupe exécute, pendant dix minutes, une concentration de feu intense sur un point déterminé du réseau de fils de fer, afin de créer un passage (un par groupe), puis accompagne d'un barrage roulant l'attaque qui se lance, accompagnée de tanks anglais, et qui atteint tous ses objectifs : Mailly-Raineval, Sauvillers et Aubvillers tombent en nos mains. L'effet de surprise attendu de ce nouveau mode d'attaque réussit complètement : on était loin des préparations comme celles de juin 1916, qui demandaient plusieurs jours: les batteries, non repérées, remplirent facilement leur mission et, comme on put le constater après l'attaque, les passages ouverts dans les réseaux de fils de fer étaient très praticables. La réaction ennemie fut très faible. Une des photographies montre le village de Mailly-Raineval au lendemain de l'attaque, une autre représente le Lieutenant Lebeau, commandant la 41e batterie (décédé très prématurément depuis), dans son abri. Le lendemain de l'attaque, les batteries retournent à leur position du bois de Boves.

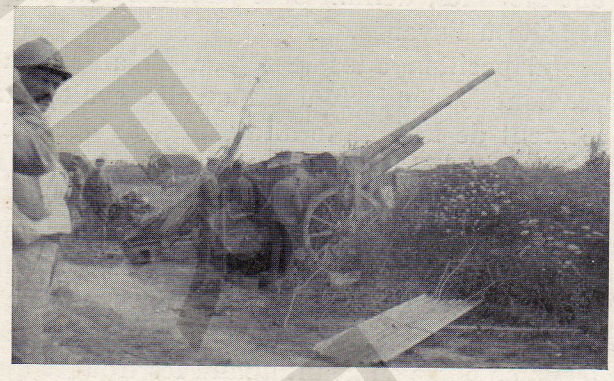
Le Commandant Vésignié, nommé au commandement d'un Régiment, quitte le 2e Groupe, dont le commandement est assuré provisoirement par le Capitaine Lagneau puis par le Capitaine Larrieu, promu peu après Chef d'Escadron.

L'offensive du 8 Août et la progression jusqu'à Saint-Quentin

Les attaques locales qui venaient d'être effectuées étaient des coups de sonde donnés par le haut commandement pour se rendre compte des forces de l'ennemi sur ce front. La résistance assez faible rencontrée et le peu de réaction qui avait suivi, montraient que les Allemands avaient réduit considérablement leurs forces. L'offensive, en préparation dans le plus grand secret, présentait donc toutes chances de succès à condition qu'elle ne fût pas divulguée prématurément. Jamais un secret ne fut mieux gardé. Afin



Tank anglais en marche vers les lignes. (9 Août 1918.)



Près de Hangest-en-Santerre, un canon de 105 est retourné contre les Allemands. (Août 1918.)



Parc de canons pris aux Allemands, à Villers-aux-Érables.

(8 Août 1918.)

VINATIER BOMBIQUE

d'éviter d'attirer l'attention des reconnaissances d'avion, toutes les troupes qui, de l'arrière, arrivaient en renfort, reçurent défense absolue de faire aucun mouvement de jour. Aucune troupe du front ne se doutait qu'une offensive était proche.

Les Groupes sont mis en position au début d'août près d'Estrées-sur-Noye et exécutent des reconnaissances en vue de chercher des positions dans la région de Hailles, mais on pensait que l'on voulait faire une attaque locale comme celles qui venaient d'être effectuées.

Ce ne fut que la veille de l'attaque qu'on apprit qu'il s'agissait d'une offensive de grand style à laquelle devaient coopérer les troupes françaises et britanniques.

L'Artillerie ne prend position que dans la nuit qui précède l'attaque. En raison de l'énorme quantité de batteries à placer, les emplacements de chacune d'elles ont été fixés, délimités et jalonnés : la préparation du tir est soigneusement faite à l'avance.

Le Régiment prend position dans la région d'Hailles, qu'il a reconnue. L'attaque décisive, dont Ludendorff a dit qu'elle avait marqué véritablement le commencement de la défaite allemande, se déclenche le 8 août à 4 h. 10; elle se fait par échelons, la gauche en avant. Sans avoir tiré un coup de canon, les troupes britanniques partent, précédées de leurs tanks. A ce moment, notre Artillerie ouvre le feu, et dix minutes après, les troupes françaises qui se trouvent en contact avec les Anglais, partent derrière leurs chars d'assaut, précédées d'un barrage roulant minutieusement réglé. L'avance progresse rapidement. La 66e Division de chasseurs, qui doit attaquer Moreuil de front, se porte en avant quand les troupes qui ont progressé arrivent à sa hauteur. Attaqué ainsi de front et de flanc, Moreuil est rapidement enlevé. Vers 13 heures, les Groupes du 264 quittent leurs positions pour se porter vers le bois de Moreuil.

La progression se poursuit par Villers-aux-Erables jusqu'à Hangest-en-Santerre et atteint, dans cette première journée, 10 kilomètres. A Villers-aux-Erables, un véritable parc d'Artillerie est enlevé. Les photographies prises donnent une idée de son importance : pièces de 77, de 150, de 210, Artillerie contre avions formaient un ensemble impressionnant, et on comprendra sans peine la joie des hommes et des officiers du Régiment à la vue d'un pareil butin qui dépassait de loin tous les précédents. Une autre photographie montre un cadavre ennemi comme on en rencontra beaucoup ce jour-là.

L'attaque reprend le lendemain, et l'on fait un nouvau bond de 10 kilomètres, puis, le 10, les batteries se mettent en position dans la région d'Arvillers devant le bois en Z, près des anciennes positions de 1914. Là, la résistance s'accentue, les tirs ne peuvent plus être aussi nourris car le ravitaillement en munitions est très difficile : il faut remettre en état les routes dans la traversée des anciennes lignes pour que les camions puissent passer. Les conducteurs firent des prodiges d'endurance pour ravitailler leurs batteries, étant souvent obligés de retourner jusqu'aux positions de départ



Le Lieutenant-Colonel Delalleau examine le parc à canons pris aux Allemands, après l'attaque du 8 Août 1918, à Villers-aux-Érables.



Pièce de 150 allemande retournée par le bombardement.
(8 Août 1918.)

de l'attaque pour trouver les munitions nécessaires mais personne ne sent la fatigue tout à la joie de voir venir le moment où l'ennemi sera chassé du sol français.

Le Capitaine Corbin, commandant le 1er Groupe, est blessé le 10 août et évacué : il est remplacé provisoirement par le Capitaine Desplos, puis définitivement, à partir du 15 septembre, par le Commandant Deniaud.

Le 12 et le 13, une préparation d'Artillerie a lieu, et des brèches sont faites dans les réseaux de fils de fer : l'attaque se produit le 18, mais ne peut s'emparer que de quelques lignes de tranchées devant Roye.

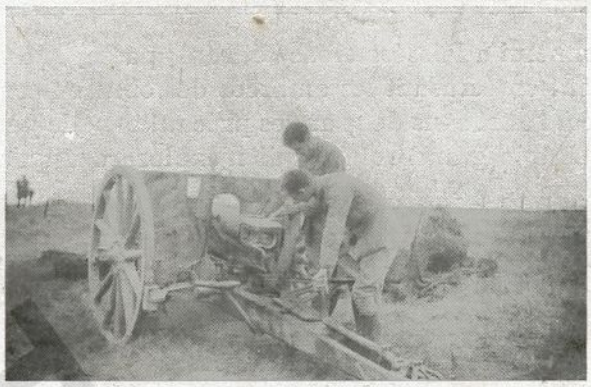
La résistance devient sérieuse : l'artillerie ennemie est très active et nos batteries sont soumises à des tirs nourris. L'Aviation ne l'est pas moins, et toutes les nuits les batteries et les échelons sont exposés aux bombardements aériens : des avions rôdent toute la nuit, épiant quelques indices, quelques lueurs, leur permettant de repérer des emplacements occupés qu'ils éclaireront ensuite au moyen de leurs puissantes fusées éclairantes et bombarderont à coup sûr. Grâce à la prudence de tous, le Régiment n'eut aucune perte de ce fait, mais il n'en fut pas de même des batteries et échelons voisins, qui subirent des pertes élevées en hommes et en chevaux par suite de l'imprudence de quelques-uns qui exécutèrent des tirs de harcèlement que rien n'empêchait de retarder ou même qui allumèrent simplement une cigarette sans se soucier des avions qui bourdonnaient au-dessus d'eux.

Une photographie montre deux officiers du 2e Groupe retournant contre les Allemands une pièce de 77 capturée : des tirs de réglage et d'arrosage purent être exécutés avec cette pièce, mais après une centaine de coups, elle ne revint plus en batterie. Une autre vue montre des officiers du 1er Groupe en faisant autant avec une pièce de 105.

Grâce à l'Artillerie lourde qui peut enfin rejoindre par les routes réparées, et au ravitaillement en munitions qui devient plus abondant, on peut préparer une forte attaque qui s'empare, le 26 août, de Goyencourt et de Saint-Mard-les-Triots : un document trouvé sur un prisonnier fait connaître que l'ennemi a donné l'ordre de se replier. Le lendemain, on pénètre dans Roye, évacuée, et l'on poursuit l'ennemi qui se retire lentement en combattant, dans la direction de Nesles. Les batteries doivent se mettre chaque jour en position pour appuyer l'avance.

En se mettant en batterie au sud de Nesles, dans la nuit du 30 août, la 44e batterie est prise sous un tir de harcèlement au moment même où l'on décroche les pièces. Deux obus de 88, dont l'un surtout qui éclate sur la flèche d'une pièce, causent des pertes sensibles dans tout le personnel, hommes et attelages encore rassemblés; 18 hommes, dont 3 tués sur le coup et une trentaine de chevaux sont mis hors de combat. Quelques minutes après, le tir n'aurait produit que des pertes infiniment moindres : c'est le hasard escompté des tirs de harcèlement, où l'on ne peut espérer que quelques coups heureux, pour le plus grand nombre inutiles.

Il faut se garder non seulement du tir ennemi, mais aussi de toutes les



Le Lieutenant Salmon-Legagneur et l'Aspirant Brault, de la 41e Ble, retournant un canon de 77 contre les Allemands, près de Roye.
(Août 1918.)



Pièce de 210 allemande dans le parc de Villers-aux-Érables.
(8 Août 1918.)



L'Aspirant Brault pointe le canon de 77.

VINAIGRE MINIQUE

embûches que l'ennemi a laissées en se retirant; passages à niveau minés, où les voitures sautent en écrasant les amorces des obus enterrés, caves où l'on ne peut se mettre à l'abri sans de grandes précautions, de peur qu'elles soient ypéritées, mines à très grand retard qui n'exploseront qu'au bout de quelques jours ou même de quelques semaines.

Le 4 septembre, nouveau repli de l'ennemi; enfin, le 9 septembre, on franchit à Saint-Simon le canal Crozat, et on se met en batterie dans la région de Clastres; on est arrivé devant Saint-Quentin, aux abords de la ligne Hindenburg, et la résistance devient de plus en plus forte.

Le Régiment épuisé est mis sur une position de repli dans la région d'Annois, d'où il va appuyer plusieurs attaques locales; c'est dans l'une d'elles que des servants, après la mise en batterie faite comme d'habitude au cours de la nuit, se couchèrent contre des talus avoisinants en attendant l'aube, et durent être évacués pour intoxication, les talus contre lesquels ils s'étaient appuyés étant ypérités.

C'est à Annois que le Régiment apprend qu'il est mis comme Artillerie de Corps à la disposition du 2e Corps de Cavalerie qu'il doit rejoindre dans le Nord. Le Régiment est retiré du front le 20 septembre et s'embarque le 22 à Rosières-en-Santerre. Il quittait définitivement le 31e Corps d'Armée, auquel il avait appartenu pendant plus de dix mois. Le Général Toulorge, commandant le 31e Corps, qui avait toujours montré à l'égard du Régiment une très grande bienveillance, tenait à lui adresser, au moment de son départ, un ordre chaleureux de félicitations pour son endurance dans la défensive et son entrain dans la poursuite. Il faisait connaître en même temps au Lieutenant-Colonel qu'il avait proposé le Régiment pour une citation à l'Ordre de l'Armée.

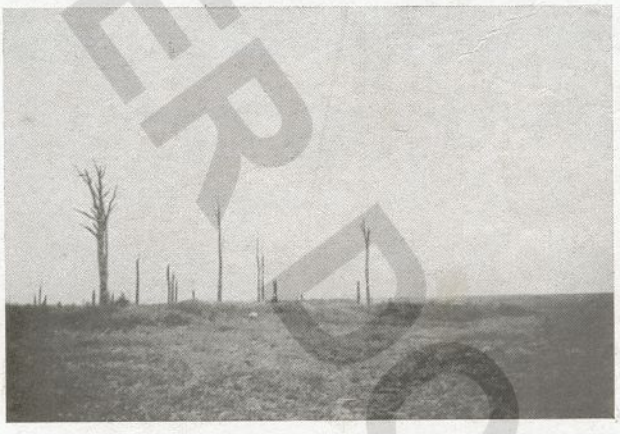
Le Régiment l'avait bien méritée. Notamment, depuis le 8 août, les batteries avaient accompli une progression de plus de 70 km. des environs d'Amiens à ceux de Saint-Quentin, progression rendue difficile par l'âpre résistance ennemie qui ne cédait le terrain que devant la violence des feux; changeant de position plusieurs fois par jour pour appuyer l'Infanterie, et tirant jour et nuit sans un seul instant de répit.

Si, auparavant, le Régiment avait fréquemment changé de Division, il n'avait jamais été ballotté de Division en Division, comme il le fut dans cette période où parfois il en changea jusqu'à trois fois dans la même journée. Chaque Division nouvelle, ignorant ce que le Régiment venait de faire, le considérait le plus souvent comme arrivant directement de l'arrière et, pour cette raison, lui donnait les tâches les plus ardues afin de ménager sa propre Artillerie pour les opérations futures et souvent aussi parce que, connaissant mieux les efforts donnés par celle-ci précédemment, elle jugeait indispensable de ne pas lui demander des efforts trop durs, ignorant que souvent le Régiment avait été soumis à des épreuves plus dures encore.

Le Régiment ne reçut d'elles que peu de récompenses; chacune jugeait souvent avec raison, que les services rendus ne l'avaient été que pendant



Restes d'une patrouille canadienne sur la route Amiens-Roye.
Lieutenant Salmon-Legagneur, (Août 1918.)



Restes d'un bois près de Roye. Position de la 44e Bte.
(Août 1918.)



Tanks Renault prêts pour une attaque. Goyencourt.
(Août 1918.)

VINAIGRE DOMINIQUE

trop peu de temps pour en mériter une et l'on passait à une autre Division qui ne pouvait tenir aucun compte des services antérieurs qu'elle ignorait et dont, d'ailleurs, elle n'avait pas qualité pour tenir compte.

Les efforts incessants demandés à tous avaient épuisé tout le personnel, hommes et chevaux; on était harassé de fatigue et une période de repos et de détente était indispensable.

VINATIER DOMINIQUE



P. C. du 1er groupe, près de Bouchoir, pour les attaques sur Nesle.
(Août 1918.)



Un cadavre de soldat allemand après l'avance du 8 août 1918.

VINATIER DOMINIQUE

DERNIERS COMBATS

Les Flandres (Septembre à Novembre 1918)

Les batteries débarquent le 23 septembre à Esquelbecq et Crombeke, près de Cassel, et l'on apprend qu'au lieu du repos tant désiré, il faut faire un nouvel et dur effort. Une attaque importante en coopération avec l'Armée belge est en préparation pour percer ce front stabilisé depuis la fin de 1914. Il faut frapper à coups redoublés sur tout le front de l'ennemi pour le chasser de tous les pays envahis; un gros effort est nécessaire; on le fit.

Après une première reconnaissance, le 24, dans la région d'Ypres, le Régiment est envoyé à Wulveringhem, dans la zone occupée par l'Armée belge; il est mis à la disposition de la 2e D. A. belge pour tirer des obus à ypérite sur des batteries situées en dehors de la zone d'attaque, mais qui en assurent la défense. Il prend position le 27 au soir dans la zone inondée de Pervyse, près de la route de Dixmude. L'Armée belge a amené un stock important de projectiles à proximité des positions de batteries : tout a été préparé d'une façon parfaite, emplacements de batteries et préparation du tir par des officiers d'Artillerie belge, dont la compétence technique était bien connue et appréciée de tous ceux qui ont été en relations avec elle. Ces officiers restent comme agents de liaison auprès du Lieutenant-Colonel et des Commandants de Groupe et leur donnent des renseignements précieux sur ce front qu'ils connaissent admirablement.

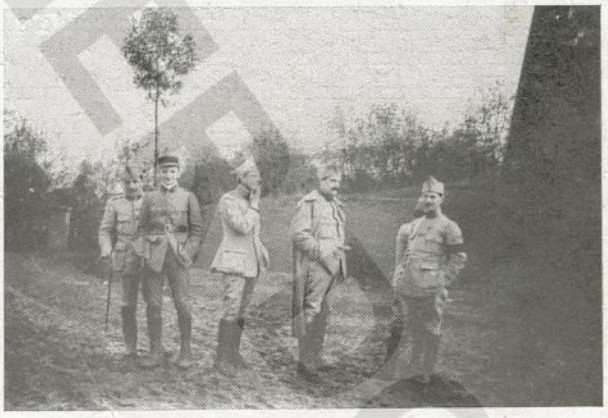
L'attaque se déclenche le 28 septembre à 5 h. 30 à partir de Dixmude; les batteries ennemies à neutraliser ont été réparties entre les deux Groupes qui ont pour mission de les prendre successivement à partie en exécutant sur chacune un tir de concentration de tout le Groupe, violent et d'une durée de quelques minutes. La neutralisation est très efficace, car l'activité ennemie est presque nulle.

L'attaque réussit complètement et la forêt d'Houthulst est enlevée par les troupes belges, mais l'avance est immédiatement arrêtée par l'impossibilité de faire suivre l'Artillerie et les convois de munitions.

Quelques batteries belges ont pu suivre leur Infanterie, mais avec les plus grande difficultés, en raison du terrain fort marécageux où les voitures enfoncent jusqu'au moyeu; après cela, le terrain est tellement défoncé qu'aucun caisson ne peut suivre; on en est réduit à ravitailler les batteries par des cavaliers portant des projectiles dans leurs fontes : certaines troupes



Halte à Poëlcapelle. Aspirant GILBERT. (9 Octobre 1918.)



Près d'Ostnieuwkerke (Moulin à droite). Lieutenant BESCOND,
Sous-Lieutenants BRAULT, JOSSE, Lieutenant RIPOCHE, Capitaine BABELON.
(Octobre 1918.)



Après la prise de Roulers. Sous-Lieutenant FAURE, Capitaine LAGNEAU, Lieutenant DESCLOUX,
Capitaine DESPLOS, Lieutenant SALMON-LEGAGNEUR.
(Octobre 1918.)

VINATIER OMNIQUE

d'Infanterie doivent être ravitaillées par avion. Il faut, pour pouvoir poursuivre l'avance, refaire les chemins en les couvrant de rondins, ce qui demande du temps.

Le 29 septembre et les jours suivants, les batteries font des tirs de neutralisation sur des positions ennemies. Le 29, avec l'aide d'un avion belge, on contrôle les tirs faits la veille sans réglage préalable; les résultats donnés par l'avion sont des plus satisfaisants, car les écarts constatés sont de l'ordre des écarts dus à la dispersion des coups.

Au cours de ces tirs de contrôle, l'avion est pris sous le feu d'une pièce ennemie contre avions tirant avec une justesse remarquable. C'est, au dire de l'officier belge de liaison, une pièce dont la position est parfaitement repérée et qui est très redoutée par leurs aviateurs en raison de la précision de son tir : on a essayé de la détruire par tous les moyens, tirs de batteries et bombes d'avions, sans obtenir le moindre résultat, car elle est fortement casematée. A tout hasard, le Régiment exécute sur elle un violent tir de concentration en obus toxiques. Y eut-il un coup heureux analogue à celui qui, le 30 août, avait mis hors de combat une partie de la 44e batterie, ou l'ypérite rendit-elle la position intenable? En tout cas, pendant tout le temps que le Régiment resta là, de l'avis même des officiers belges, cette pièce ne tira plus un seul coup.

Le Régiment quitte sa position le 9 octobre et se porte sur Boesinghe, où il rejoint les troupes françaises. La route par laquelle les troupes françaises doivent franchir les anciennes lignes est réparée et le défilé des troupes commence, l'Artillerie encadrée par l'Infanterie. Sur ces routes en rondins, la marche est très lente. Le pays est dans un état lamentable : de part et d'autre de la route, les champs sont criblés de trous d'obus remplis d'eau; on passe à côté d'anciens villages comme Poëlcapelle, dont il ne reste rien; un simple écriteau, « Ici Poëlcapelle », en indique seul l'emplacement. Parfois, un pan de mur reste debout, mais c'est parce qu'il est étayé par derrière par un abri bétonné auquel il sert de masque, seul artifice utilisable dans cette région où l'on ne peut creuser le sol à 20 centimètres sans rencontrer l'eau.

Les Allemands ont fait sauter les nœuds de croisement des routes, et la route contourne de vastes entonnoirs remplis d'eau. Dans l'un d'eux, un attelage est venu tomber la nuit, et les chevaux, ne pouvant se relever, se sont noyés et sont restés là.

Arrive la nuit et l'on est obligé de bivouaquer sur la route, car il est impossible de trouver un coin de champ praticable où l'on puisse former le bivouac : de temps en temps, sifflent quelques obus qui vont se perdre dans les champs.

Enfin cesse cette zone de désolation, et l'on peut reprendre une allure normale et se déployer.

C'est à ce moment que le Régiment apprit par un télégramme du 31e Corps que le Général commandant la 1re Armée lui avait accordé sa première citation à l'Ordre de l'Armée.

La joie que causa cette nouvelle fit oublier les fatigues et ranima l'ardeur de tous. Dans la nuit du 11 au 12, les Groupes mis à la disposition du 7e Corps prennent position dans la région d'Ostnieuwkerke pour appuyer l'attaque sur Roulers. L'attaque a lieu le 14 : Roulers est enlevé, et Beveren est pris le 15.

Le 16, une section de la 41e batterie, détachée à l'avant-garde d'Infanterie, brise une forte résistance dans le Bois d'Ardoye.

Le même jour, le Régiment est remis à la disposition du 2e Corps de Cavalerie, dont les éléments se tiennent à hauteur des Divisions d'Infanterie, guettant la moindre défaillance de l'ennemi pour passer, et est mis sous les ordres du Général commandant la 2e Division de Cavalerie qui forme l'avant-garde. Ardoye est pris et, le 17, les batteries se mettent en position à l'est d'Ardoye, pour préparer une attaque sur Pitthem et Thielt. La résistance est plus sérieuse, et les routes sont fortement bombardées. Le 19, ces deux villes sont prises; les batteries du Régiment entrent les premières dans Thielt, quelques heures après l'Infanterie, et y reçoivent un accueil enthousiaste de la population civile enfin libérée du joug allemand.

Thielt avait été le siège de l'Etat-Major de la 6e Armée allemande qui en était parti précipitamment pour Gand une dizaine de jours auparavant. En visitant les bureaux occupés par cet Etat-Major, le Lieutenant-Colonel y trouve un document assez important : minute d'un procès-verbal tenu peu avant le départ de l'Armée par les hautes autorités allemandes de l'arrière. D'après ce procès-verbal, elles avaient déclaré qu'elles ne pouvaient organiser une défense sérieuse sur le sol belge.

Le 19 au soir, les batteries mettent en position devant la Lys, dans la région d'Arsaele, mais, les ponts étant sautés, la Cavalerie ne pouvant passer, est retirée un peu à l'arrière, et le Régiment s'installe pour deux jours à Pitthem. Le 24, le Régiment est mis à la disposition de la 164e D. I., qui se trouve plus au Sud. Les batteries franchissent la Lys le 25 au matin, sur un pont de bateaux, et s'installent dans la région de Waereghem. L'attaque progresse légèrement, est reprise les 27 et 29, puis l'Infanterie française est relevée par la 91e D. I. américaine, et le Régiment reste pour l'appuyer. Celle-ci attaque le 31 octobre et réussit en partie; reprend l'attaque avec succès le 1er novembre et l'Escaut est atteint devant Audenarde.

Après avoir pris position dans la région d'Oyke, le Régiment appuie diverses tentatives infructueuses pour franchir l'Escaut et est relevé le 4 en même temps que la Division américaine.

Il est mis au repos à Ardoye, mais, au bout de deux jours, il est envoyé à Deynze, à la disposition de la 37e D. I. américaine, qui doit tenter de traverser l'Escaut. Le 9, les batteries prennent position dans la région de Synghem et d'Asper, et exécutent des tirs de préparation. La réaction ennemie est très violente, et le 10 le Lieutenant Naisse, de la 41e batterie, est tué dans Synghem par un éclat d'obus. Ce devait être la dernière victime du Régiment; arrivé depuis peu, il avait su, par son entrain et son courage, s'attirer l'affection de tous.

Le 10, l'attaque générale ordonnée par le Maréchal Foch se déclanche, et les Américains réussissent à passer l'Escaut.

Tout le monde attend avec anxiété le résultat des négociations de l'Armistice dont les écoutes de T. S. F. apportent les échos. Toutefois, le 10 au soir, on exécute encore quelques tirs; dans la nuit arrive l'ordre de cesser le feu, et les derniers coups de canon sont tirés vers deux heures du matin.

Vers sept heures, un radio du Maréchal Foch apprend que l'Armistice est signé et que les hostilités doivent cesser à 11 heures.

Cette fois, c'est bien fini : le dernier quart d'heure approche... et, quand onze heures sonnent, c'est la joie délirante de tous. Au milieu des gerbes de fusées qui sillonnent le ciel, fusées qui, jusqu'à ce jour, ont signifié la bataille et qui maintenant signifient la victoire c'est l'oubli de toutes les fatigues, de tous les dangers. C'est aussi l'ombre douloureuse du souvenir de ceux de nos camarades qui sont tombés, qui tombaient encore hier, sans avoir pu assister à ce jour de victoire, de ceux qui, par leur sacrifice, en sont les premiers artisans, de ceux qui, sur les champs de bataille de l'Yser à la Piave, dorment leur dernier sommeil de braves, de héros.



Tombe du Sous-lieutenant Naisse tué le 10 Novembre 1918 à Synghem et enterré à Auwegem (Belgique).
Relevé en Octobre 1922 et réinhumé dans le cimetière national de Machelen-les-Deynze (Belgique).

APRÈS L'ARMISTICE

Le Régiment reste encore quelques jours à Synghem où toute la population lui fait fête, puis, du 17 au 21, se porte en avant dans la direction de Bruxelles. Après les dures fatigues qu'il a subies, après être resté sur le front puis dans l'offensive en contact permanent avec l'ennemi pendant plus de sept mois, sans un moment de repos, effort que bien peu de Régiments d'Artillerie, si même il y en eût d'autres, eurent à supporter et qu'il fit sans se plaindre, il était en droit d'espérer qu'il aurait au moins l'honneur de faire partie des troupes choisies pour entrer triomphalement dans la capitale de la Belgique.

Ce fut pour lui une grande déception, comme pour toutes les troupes françaises, d'apprendre qu'il n'en serait pas ainsi et qu'il fallait prendre le chemin du retour sans pénétrer dans cette ville dont on était si rapproché et à la libération de laquelle on avait si largement contribué.

Le 21 novembre, le Régiment revient en arrière et par de longues et dures étapes, en traversant de nouveau la région si profondément dévastée d'Ypres, puis par Cassel et Abbeville, arrive le 15 décembre avec tout le Corps de Cavalerie, à Liancourt-Saint-Pierre dans la région de Gisors. Le 2e Corps de Cavalerie est dissous peu après, mais le Régiment reste là encore deux mois, tâchant de remettre en état ses chevaux. Mais ceux-ci ont subi de trop grandes fatigues et donné un effort trop épuisant et trop prolongé, et beaucoup sont irrémédiablement fourbus.

C'est pendant ce séjour que le Régiment a connaissance de sa deuxième citation à l'Ordre de l'Armée et de l'Ordre du Général Pétain lui conférant le droit au port de la fourragère. C'est avec la plus grande joie que tous reçoivent cette nouvelle, et le moins heureux n'est pas le Lieutenant-Colonel Delalleau, satisfait d'avoir pu faire enfin rendre justice à ce Régiment dont, pendant les dix-neuf mois qu'il l'a commandé, il a pu apprécier l'entrain, la valeur et la magnifique endurance.

Le Régiment est alors affecté à la 11e D. I. pour former avec le 8e, Régiment organique de cette Division, le 8-264e Régiment de Marche constitué, sous le commandement du Lieutenant-Colonel Delalleau, par les deux Groupes du 264e et le 3e Groupe du 8e, dont les deux autres sont dissous.

Le Régiment quitte Liancourt le 23 février et rejoint le 4 mars sa nouvelle Division à Arcis-sur-Aube, où il trouve le Groupe du 8e. Le 8-264 en entier quitte Arcis le 22 avril, pour se porter par étapes en Lorraine, autour de Morhange.

C'est là que le 1er juin le Régiment prend définitivement le nom de 8e d'Artillerie : les six premières batteries en sont constituées par les six anciennes batteries du 264, qui conservent ainsi tout leur personnel et leur matériel.

Ainsi disparaît définitivement le nom même du 264e Régiment d'Artillerie.

Mais déjà l'avaient quitté ou le quittèrent bientôt tous ceux qui avaient forgé son histoire. Déjà étaient partis tous ceux, encore en grand nombre à l'Armistice, qui s'y trouvaient depuis la mobilisation, qui avaient vécu toute son histoire qui, pour eux, était l'histoire de toute la guerre. Peu après, partirent à leur tour ceux des classes plus jeunes. Si, pour tous, ce fut une grande joie de rentrer dans leurs foyers si longtemps désertés, ce ne fut pas sans tristesse qu'ils quittèrent le Régiment et leurs camarades auxquels les liaient si fortement les fatigues, les efforts et les dangers supportés en commun si vaillamment, les sentiments de camaraderie et de confiance réciproques qui unissaient les hommes et leurs chefs, les sentiments de devoir, d'abnégation et de dévouement qui leur avaient fait traverser sans défaillance les moments les plus critiques et leur avaient permis d'apporter leur contribution efficace au succès final.

Puisse ce Mémorial, dans lequel on n'a pu que retracer les faits les plus importants qu'il était nécessaire de ne pas laisser tomber dans l'oubli, faire revivre chez tous les heures émouvantes qu'ils ont vécues en commun pendant ces quatre ans et demi! Puissent les photographies reproduites ranimer les souvenirs personnels de chacun et la liste des morts ramener souvent leur pensée sur ceux que nous ne devons pas oublier, qui sont tombés sur tous les champs de bataille et ont donné leur vie pour que la France soit sauvée!



VIEUX DOMINIQUE